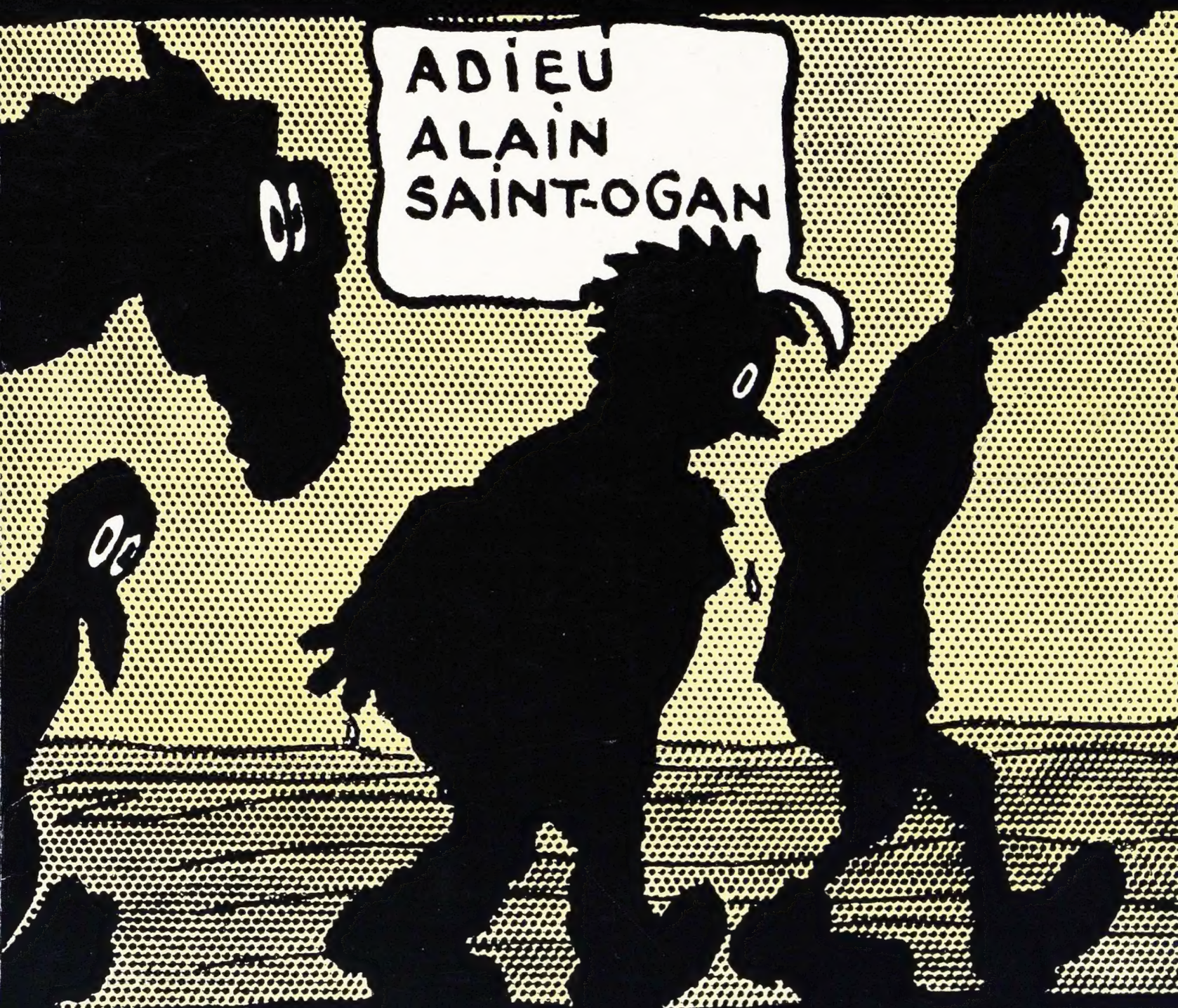
PHENIX

revue internationale de la bande dessinée

MENSUEL — 8e ANNÉE — No 40 - FRANCE : 6 F.
BELGIQUE : 60 F.B. - SUISSE : 5 F.S. - CANADA : 1,50 $



COLLECTION PHENIX

VUZZ

PAR DRUILLET

chez votre libraire

SOMMAIRE

Le monde de Don Martin,
par John Putnam 3

Yves Sainclair,
par Patrice Serres et Claude Moliterni 16

Echos,
par Henri Filippini 25

Orion le laveur de Planètes,
par Robert Gigi et Claude Moliterni 26

Lucifera (1re partie)
par Numa Sadoul 37

La ballade sur la mer salée,
par Hugo Pratt 43

Alain Saint-Ogan,
par Edouard François 52

Le dernier entretien avec Alain Saint-Ogan,
par J.-L. Duhrer 54

O history of Underground Comix,
par J.-P. Dionnet 57

L'encyclopédie mondiale de la bande dessinée,
par Pierre Couperie, Henri Filippini et Claude Moliterni 61

Fondateur-directeur de la publication : Claude Moliterni. Edition-Administration : Dargaud-Editeur, 12, rue Blaise-Pascal, 92201 Neuilly-sur-Seine. Tél. 747.77.00. Publicité : Publiart, Chef de Publicité : B. Barci, 16, rue Guillaume-Tell, 75017 Paris. 754.33.80. Imprimé par S.N.I. Paris. Comité de rédaction : Pierre Couperie - Edouard François - Claude Moliterni. Maquette : Claude Le Gallo. Mise en pages : Claude Moliterni.

Secrétaire de rédaction : Michel Lieuré.

Correspondants : U.S.A. : David Pascal (I.C.O.N.). Belgique : André Leborgne (C.A.B.D.). Suisse : Francisco de la Fuente. Italie : Rinaldo Traini (Immagine), Gli Amici del Fumetto. Espagne : Luis Gasca. Suède : Sture Hegerfors (Swedish Academy of Comic strip). Hollande : Het Stripchap. Japon : Kosei Ono. Yougoslavie : Irvin Rustemagic. Finlande : Heikki Kaukoranta. Portugal : Vasco Granja. Brésil : Enrique Lipszyc. Argentine : David Lipszyc. Canada : Robert La palme. Allemagne Fédérale : Robert Œhler.

Dépôt légal : 3e trimestre - Août 1974. Editeur no 725.

ABONNEMENTS (France et Communauté) 59 F | ETRANGER 79 FF

C.C.P. Paris 235.28 Dargaud-Phénix

SUISSE : INTERPRESS S.A., Ch. du Bois-de-Vaux 11 1007 LAUSANNE - Tél. (021) 24.71.81
1 an (11 numéros) 49 FS - C.C.P. 10.133.51

Reproduction des textes, photos, illustrations, même partielle, strictement interdite.

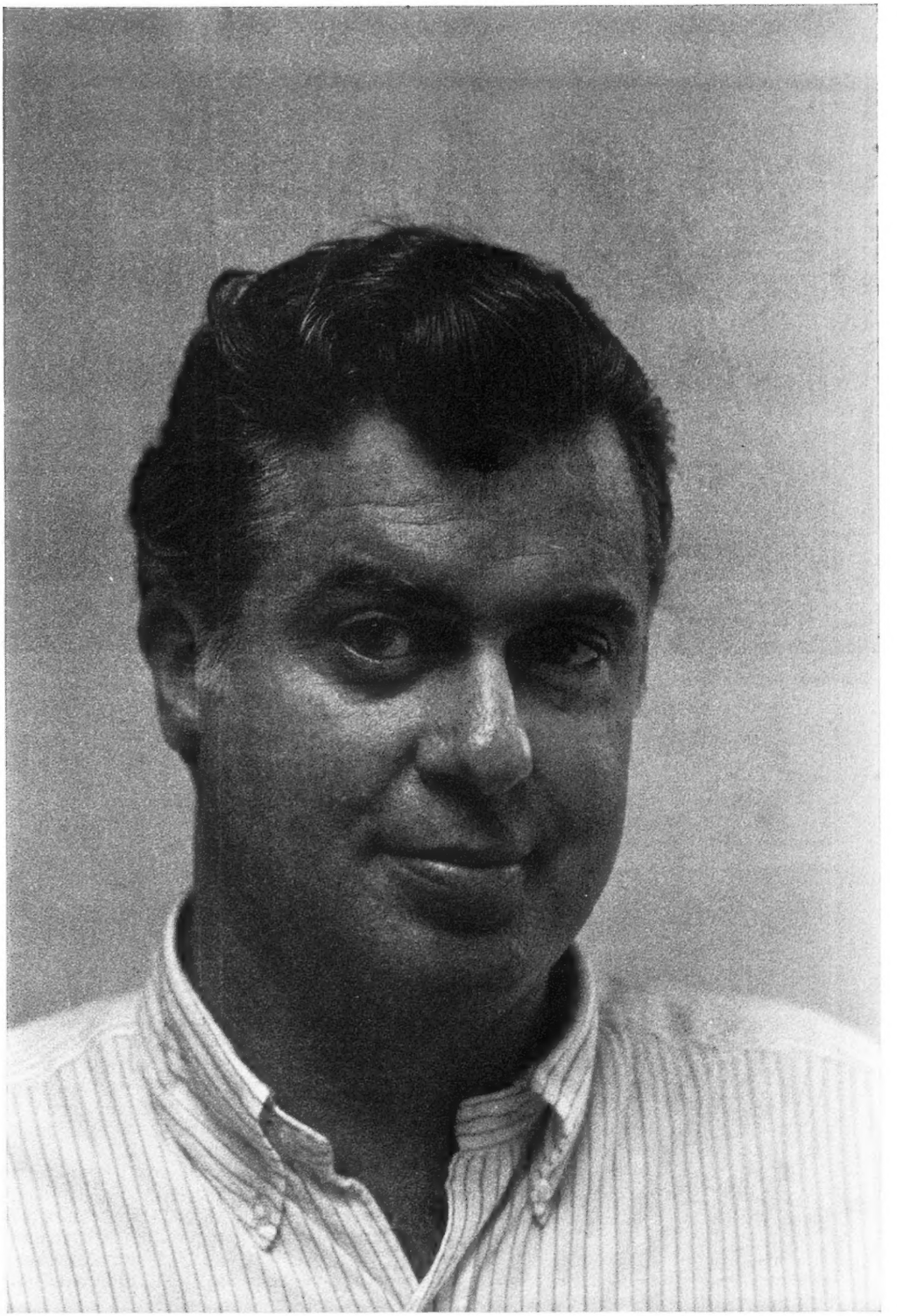
C.C.P. Paris 235.28. Dargaud-Phénix.

La direction de Phénix n'est pas responsable des manuscrits ou documents qui lui sont adressés. Les opinions émises par nos collaborateurs sont strictement personnelles, elles n'engagent donc que leurs signatures.

SHKLITZA
SLOW
GAHOOGA
HOOGA

LE MONDE DE DON MARTIN

JOHN PUTNAM



Le monde de Don Martin... c'est un monde de gros crétins victimes d'événements atroces, de la société dégueulasse où ils vivent. Seuls les morpions et les gorilles sortent du rang. Don Martin peut réaliser ce truc dégoûtant tout en nous faisant rire. En fait c'est le monde de l'enfance qui sommeille en nous, qui se réveille lorsque nous nous trouvons en présence de ses dessins. Crick ! Nous voilà redevenus petits salauds pendant quelques instants... Il nous rajeunit d'un seul coup en nous rendant cette faculté inquiétante que nous cachons dans un coin de notre « nous ». Ses dessins recèlent des éléments d'un comique primitif, des éléments qui déclenchent le rire, libre, sans retenue... Ce monde dingue qu'a créé Don Martin nous fascine... Tout cela ce n'est pas tout simplement une question de choses drôles... Ces doigts de pied recourbés, ces frénésies idiotes, ces explosions de danses, de sauts... C'est une cérémonie dédiée à l'innocence.

Don Martin joue dans l'histoire de Mad le rôle d'innovateur entre la tradition établie par Harvey Kurtzman et le Mad d'aujourd'hui. Lors de ses débuts, en 1956, il a rapidement établi sa réputation de « Mad's Maddest Artist » (l'artiste le plus dingue de Mad). Sa grande popularité avec les trois millions de lecteurs de Mad aux Etats-Unis est incontestable.

On est follement curieux de savoir si Don Martin ressemble à ses dessins. La question se pose constamment : « What does Don Martin **really** look like ? » (Comment est-il vraiment ?) La réponse se voit dans la photo qui accompagne cet article. Don Martin, c'est un type bien tranquille, peu

Don Martin. International Publication © E.C. Publications – Mad Magazine.

Les premiers dessins de Don Martin.

bavard, discret. Un petit sourire au coin des lèvres trahit peut-être un secret. Il a la voix tranquille. Un spectateur. Il ne s'engage pas, mais réfléchit sur sa vision intérieure. On imagine très mal que tous ces dessins torturés puissent être dessinés par cet être paisible.

Don Martin habite Miami. Il est marié depuis une vingtaine d'années. Il a un garçon de quatorze ans, Max. Il passe ses vacances à la campagne en Pennsylvanie. A part cela, il n'y a pas grand-chose à raconter sur Don Martin... tout est dans ses dessins.

J.P. : Quelles sont tes origines Don ?

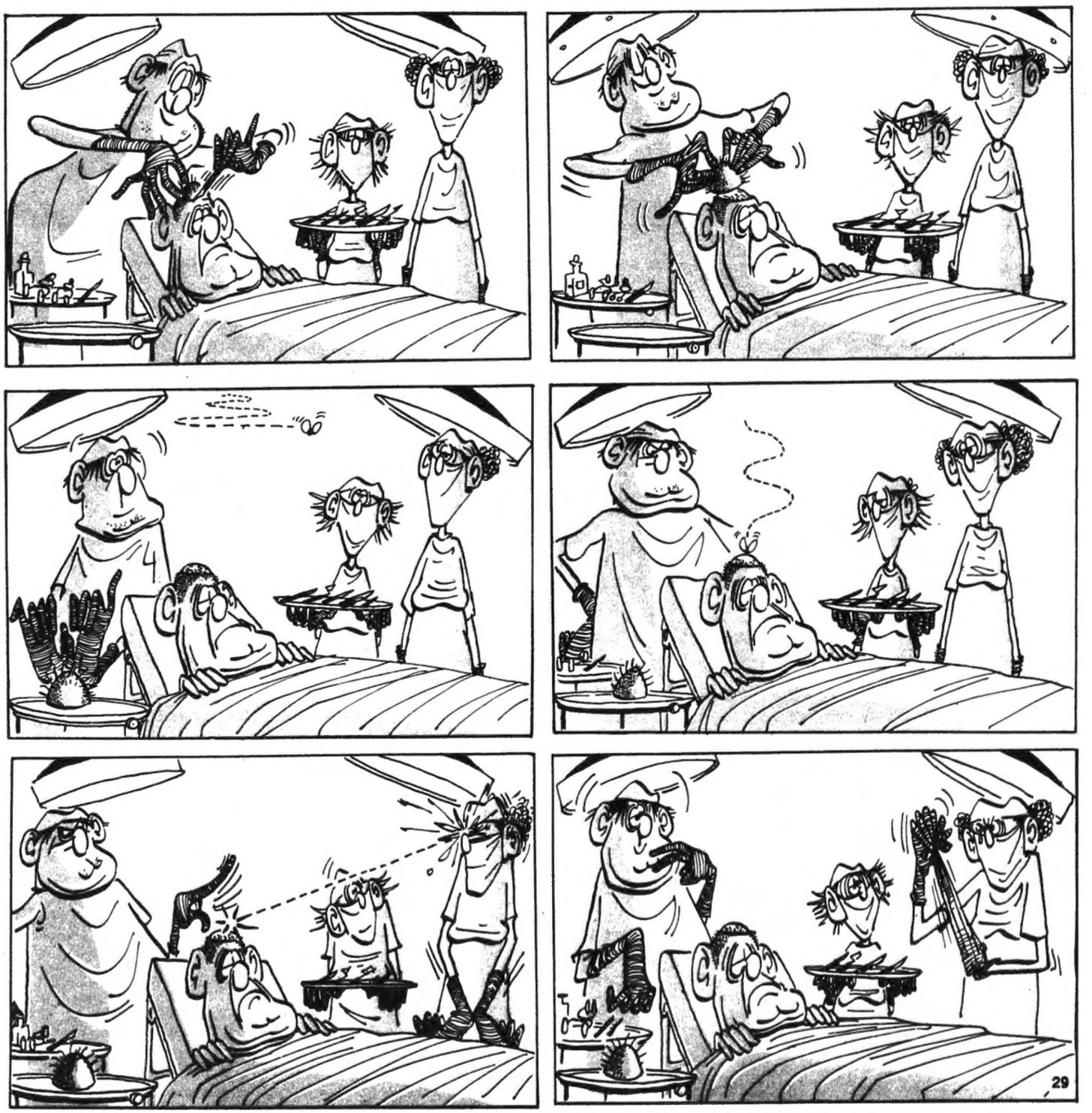
D.M. : Je suis né à Patterson (New Jersey) en 1931. Je suis allé à l'école primaire à Morriston, puis à l'école de l'Industrial Art de Newark. Ces deux écoles se trouvent dans le New Jersey. En fait dans cette école, les dirigeants voulaient profiter du potentiel de dessinateurs qui y venaient étudier grâce à une bourse nationale... Donc après deux ans, je suivis des cours d'illustrations afin de me préparer à une carrière destinée à me faire entrer dans les « magazines ». Le dessin comique m'intéressait déjà. Je cherchais à combiner les deux styles, réaliste et comique dans l'esprit donné par le maître de l' « humurous illustration », Albert Dorne. Mes gags, lorsque je les présentais, ne plaisaient pas. Un de mes professeurs me fit connaître l'œuvre de Paul Klee et là je pris des cours de peinture à la Pennsylvania Academy of Fine Arts... J'étais fermement décidé pour une carrière de peintre. Mais il fallait bien vivre et les quelques dessins que j'avais réalisés pendant mes études, je les réunis en un portofolio. C'est ainsi que je me suis présenté aux agences de publicité et aux éditeurs à New York. Mes dessins étaient à l'encre de Chine. Ce n'était pas des gags, mais plutôt des illustrations humoristiques finement dessinées. Ce fut une compagnie de disques qui me donna ma chance... « Prestige », j'ai réalisé pas mal de couvertures pour cette marque, spécialiste en jazz. Moi j'aime beaucoup le jazz. Mon frère est depuis longtemps un pianiste de jazz et moi j'aime bien cette musique. Donc, j'ai dessiné des couvertures pour Miles Davis, Bud Powell et Stan Getz. J'ai fait aussi des illustrations de science-fiction pour « Fantasy » et « Galaxy ».

Et, comme il me fallait vivre, j'ai fait aussi des « Greeting Cards » (cartes de vœux) dont la vente aux Etats-Unis atteint des proportions fantastiques. Cela ne payait pas beaucoup et c'était le boulot atroce à la planche à dessin dans un studio. Mon patron, un type sympa, m'a conseillé de me présenter à Mad (dont les bureaux se trouvaient à peu de distance du studio). Moi, je lisais Mad depuis longtemps. A cette époque, Al Feldstein avait remplacé Harvey Kurtzman comme rédacteur en chef. Al cherchait à refaire le canard tout

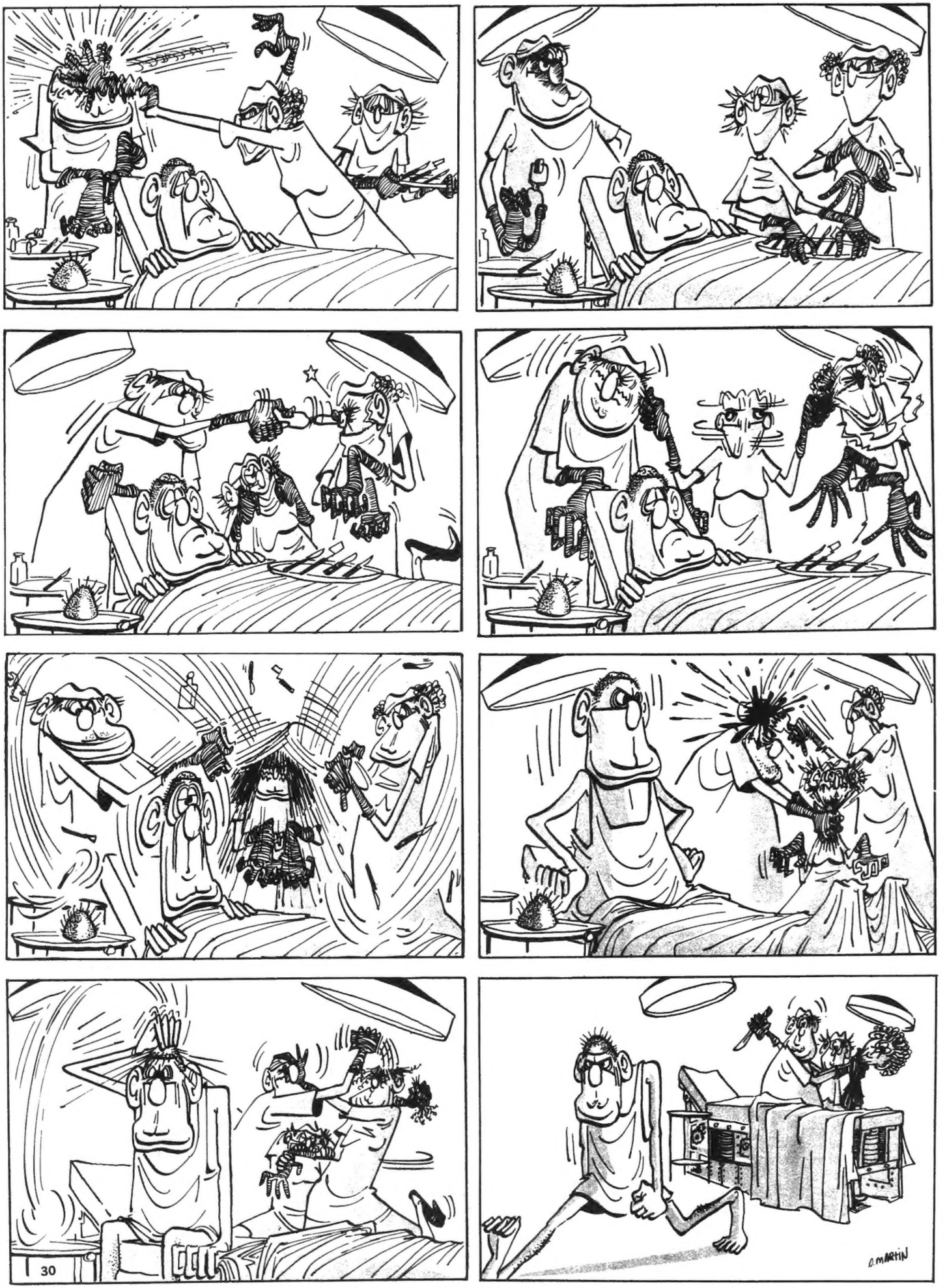
DON MARTIN DEPT. PART V

Don Martin, MAD's maddest artist, has finally come up with an explanation for his unique artist talent. It all goes back to the time he underwent . . .

THE BRAIN OPERATION



Don Martin : « l'Opération du cerveau » International Publication © E C Publications - Mad Magazine.


30
D.MARTIN

DON MARTIN DEPT. PART III

ONE MORNING IN THE JUNGLE

Don Martin : « Un matin dans la jungle ». International Publication © E. C. Publications - Mad Magazine.

Don Martin. International Publication © E.C. Publications - Mad Magazine.

en conservant cet esprit dingue qui était le succès de la publication. Mes dessins lui ont plu. C'était très différent de Elder, Davis et de Wood, les vedettes de Mad. Feldstein goûtait l'humour de mes dessins, mais il a trouvé que ce n'était pas assez lâché. Il manquait de la désinvolture dans mon trait... Tout de suite il m'a proposé de faire des illustrations pour un article de Mad. Cette rubrique où Alfred E. Neuman répond aux questions des lecteurs avec des avis dingues. Il fallait trouver un style plus décontracté... Tout en commençant mes croquis, je me suis laissé aller... résultat : acceptation immédiate. C'était dans le numéro 29 de Mad... et depuis je suis chez Mad sans interruption...

J.P. : Don, quelles sont tes méthodes de travail ?

D.M. : La décontraction totale... Je regarde partout, je bouquine les magazines, les catalogues en cherchant la situation clé pour en tirer le gag. Mais en fait, il est très rare que j'arrive à tirer un gag de la vie quotidienne. Il me faut aller chercher dans le « néant »... Je rassemble mes ébauches d'idées, puis je les cache dans un tiroir... Quelques jours après je reviens afin de les voir d'un autre œil et là... il y a le gag... ça réussit parfois.

J.P. : Tu travailles en musique ?

D.M. : Avant oui... quand je dessinais les couvertures d'albums de disques... Maintenant si j'écoute du jazz... je me perds dans la musique et c'est fini pour trouver des gags !

J.P. : Quels sont tes dessinateurs préférés ?

D.M. : La B.D. de Johnny Hart avant tout. Ses dessins me disent quelque chose. C'est simple et très, très drôle... J'aime ses idées. Le comique, les bêtises, le ridicule que l'on y rencontre même... Il ne vise pas les conceptions grandioses... Lui, c'est tout simplement de la rigolade... et il y arrive. C'est cela que j'aime. Il y a aussi « Peanuts » bien sûr... Un dessinateur qui vient de paraître assez récemment dans les pages du New Yorker, George Booth, me plaît énormément. C'est un maître du pathétique ridicule... Steinberg, ce n'est pas un cartoonist... C'est « spécial »... Lou Meyers, Tom Henderson, John Callagher et mon collègue de Mad, Al Jaffee. Lui, c'est vraiment un dessinateur qui dessine **drôlement !**

J.P. : Dans le dessin animé ?

D.M. : J'adore ceux de la Warner Bros... Road Runner, Daffuf Duck... Tasmanian Devil.

J.P. : Les classiques du cinéma ?

D.M. : Laurel et Hardy me font rire à mourir... Chaplin... les Marx Brothers... W.C. Fields.

J.P. : Et les dessinateurs français ?

D.M. : Je ne les connaissais peu... Mais je viens de faire la découverte de Reiser et je l'apprécie énormément. Il est bien mon genre de monsieur !

J.P. : Et tes peintres préférés ?

D.M. : Les Flamands, comme Bosch et Breughel. Le côté grotesque m'intéressait et, quand j'étais gosse, je les copiais minutieusement...

J.P. : Tes idées, tes opinions sur le métier ?

D.M. : Moi, je ne sais pas... Ça m'occupe, c'est mon boulot !

J.P. : Tes sources d'inspirations ?

D.M. : Aucune idée... Je ne suis pas un type bien inspiré. Mais j'ai encore une chose à te dire. Robert Crumb... J'aime beaucoup ses dessins... ses rues, ses taudits, le grouillement des personnages, tout cela est finement observé. C'est merveilleux... Je voudrais dire aussi un mot pour faire connaître toute mon admiration pour Gilbert Shelton, l'auteur de « Wonder Warthog » et des aventures des héros de « L'infini turbulant »... Les Fabulous Furry, « Freak Brothers ». Ce sont les grands chefs de file de l'underground... C'est tout !

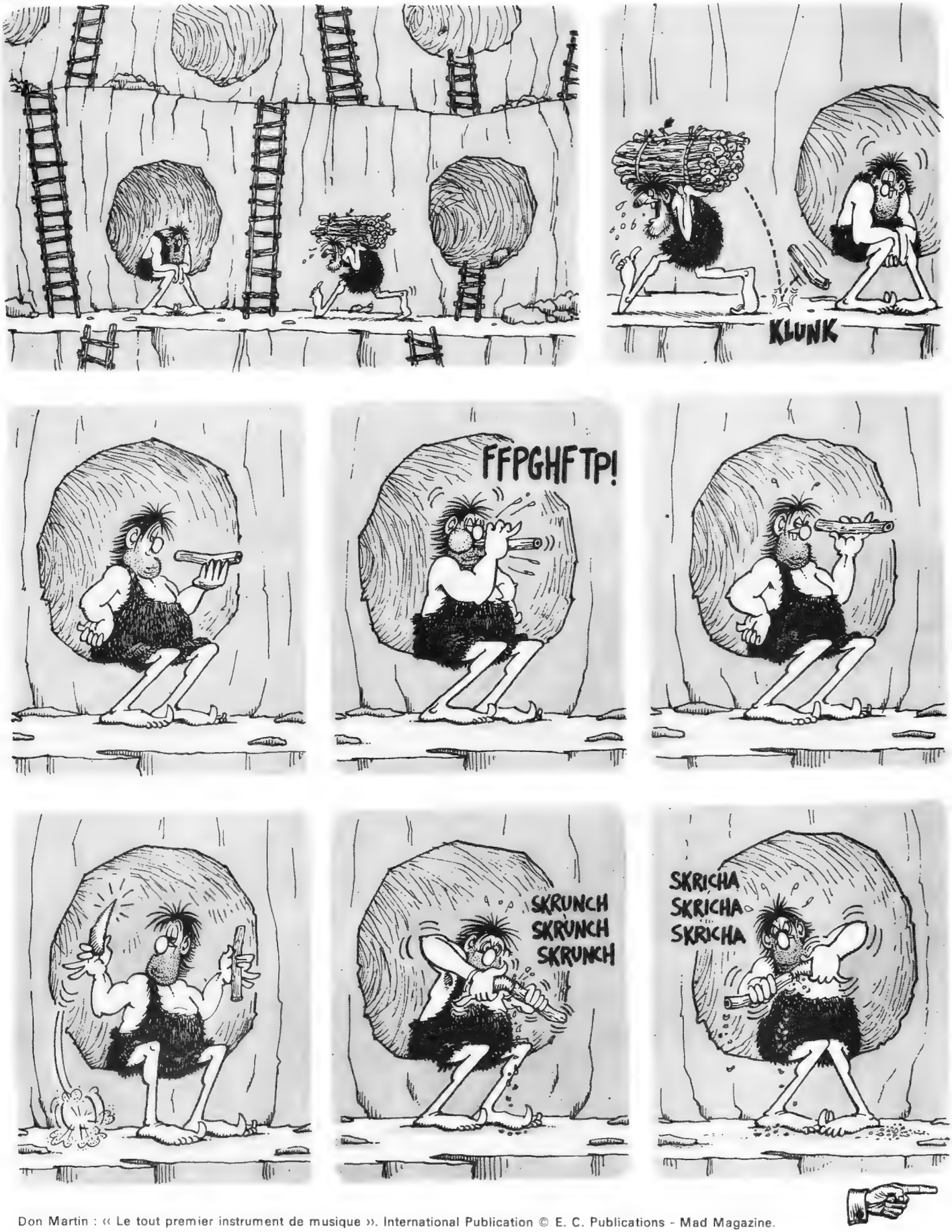
Un des premiers dessins de Don Martin.

On A Saturday Afternoon

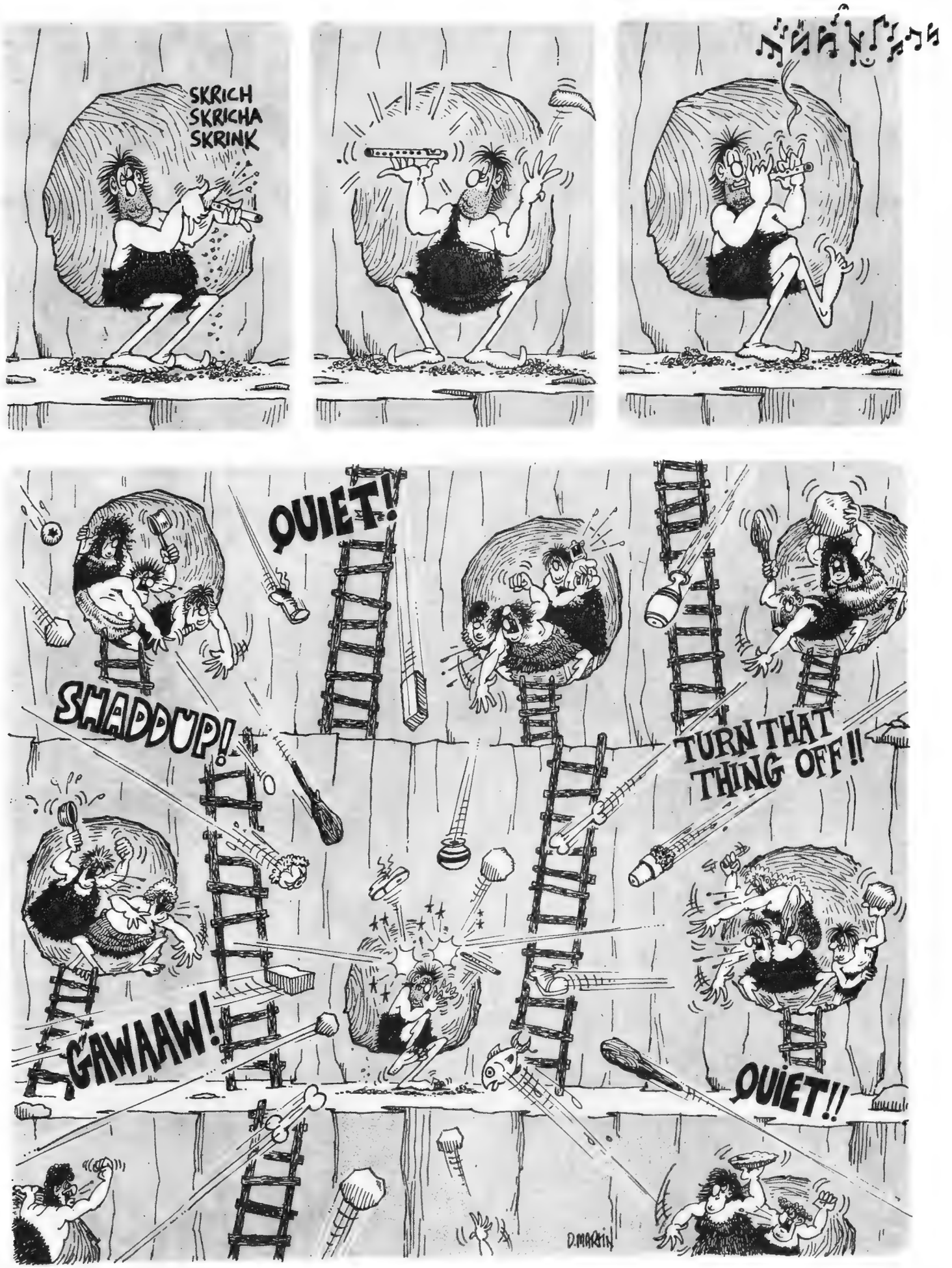
Don Martin : « Un samedi après-midi ». International Publication © E. C. Publications - Mad Magazine.

DON MARTIN DEPT. PART I

THE VERY FIRST MUSICAL INSTRUMENT

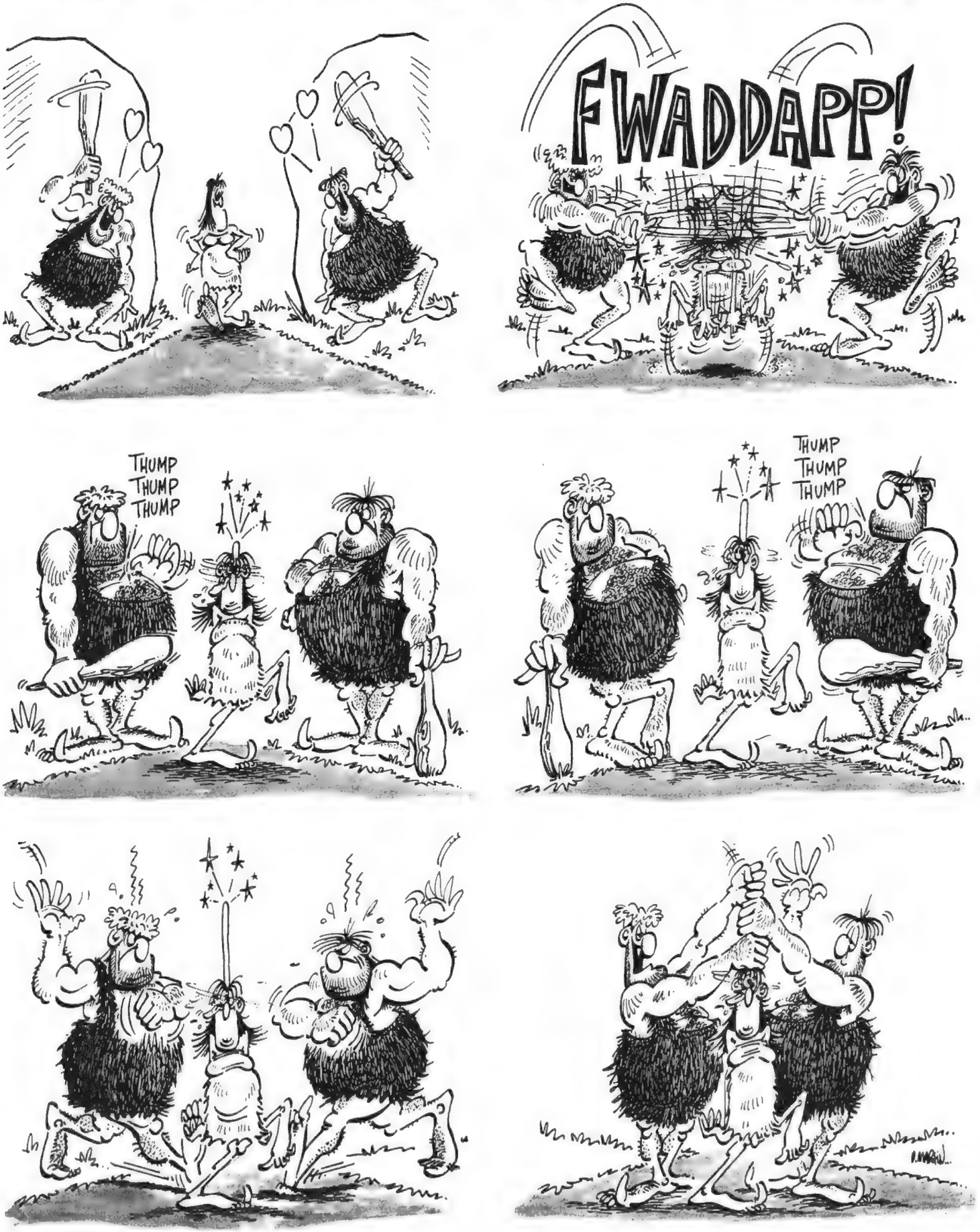


Don Martin : « Le tout premier instrument de musique ». International Publication © E. C. Publications - Mad Magazine.


SKRICH
SKRICHA
SKRINK
QUIET!
SHADDUP!
TURN THAT
THING OFF!!
GAWAAW!
QUIET!!
D.MARTIN

DON MARTIN DEPT. PART II

IN CAVEMAN DAYS



Don Martin : « Aux temps préhistoriques ». International Publication © E. C. Publications - Mad Magazine.

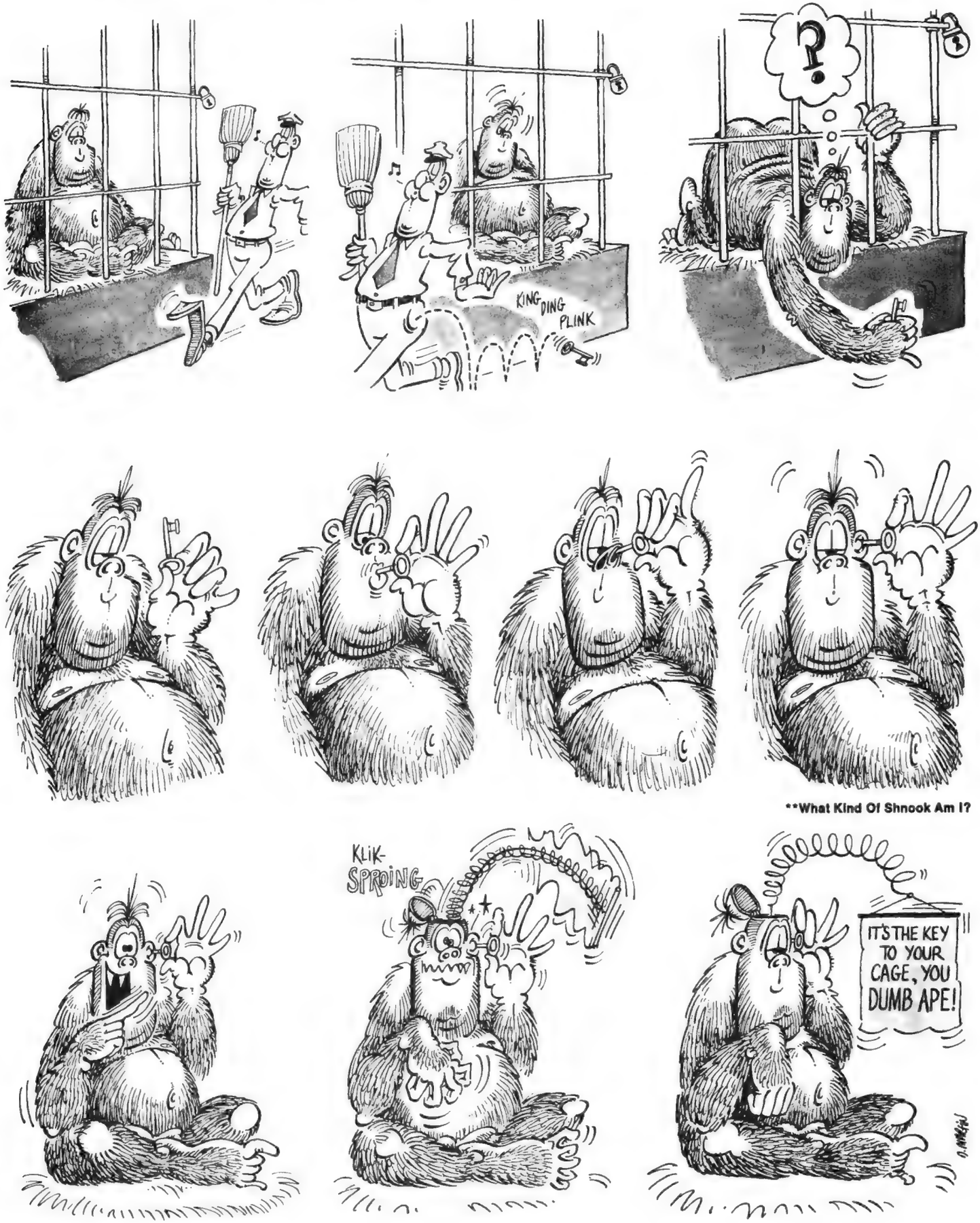
DON MARTIN DEPT. PART III

GAMBLING IN THE AMAZON

Don Martin : « Boneteau en Amazonie ». International Publication © E. C. Publications - Mad Magazine.

DON MARTIN DEPT. PART II

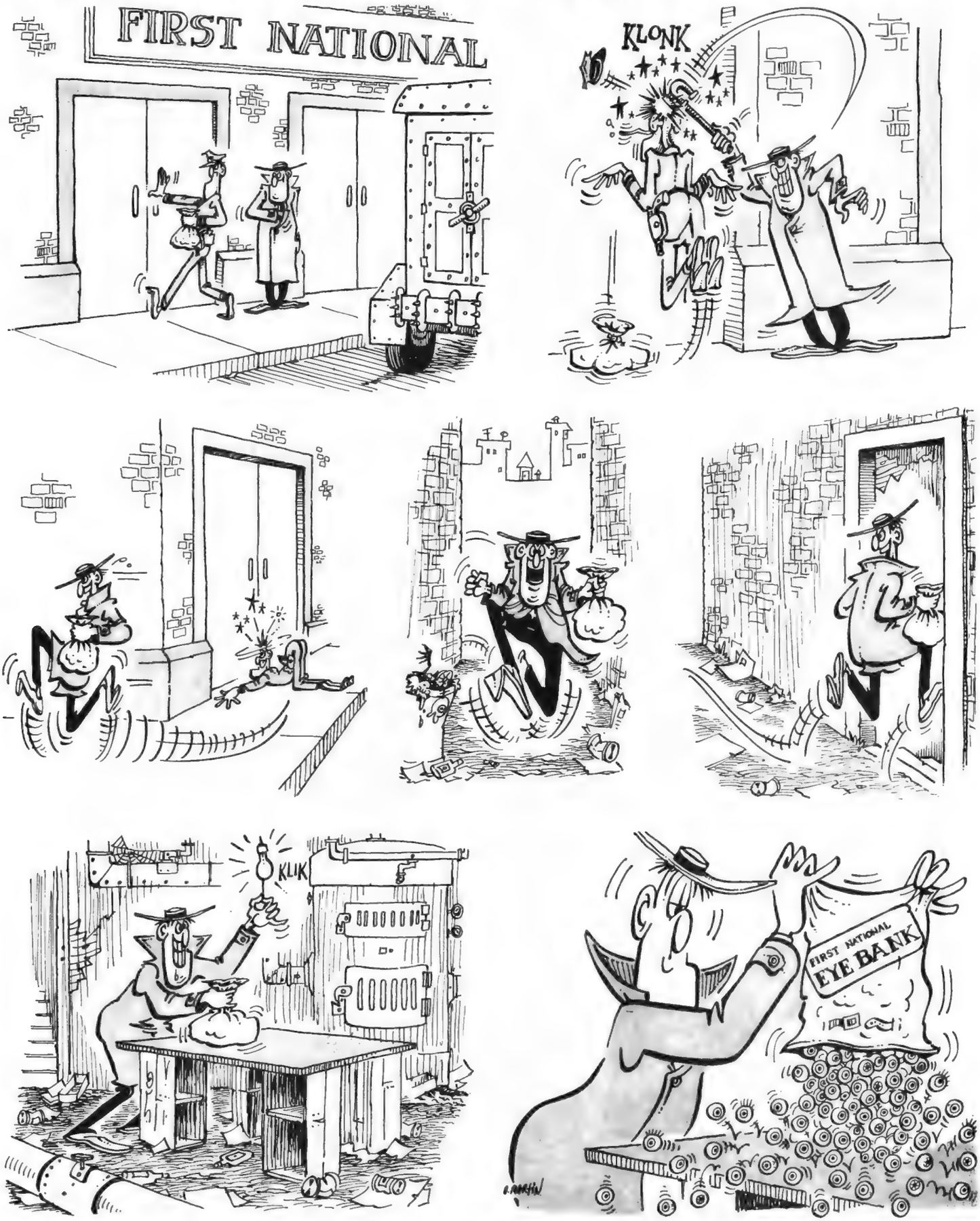
THE SMARTEST APE IN CAPTIVITY



Don Martin : « Le singe malin en cage ». International Publication © E. C. Publications - Mad Magazine.

DON MARTIN DEPT. PART III

ANOTHER GREAT BANK ROBBERY



Don Martin : « Le grand hold-up ». International Publication © E. C. Publications - Mad Magazine.

Banque des yeux.

YVES SINCLAIR

Le trio Sainclair, Nugget et Alavaro gagne la côte est de la Chine après être entré en possession du coffre du Seigneur de la Guerre de Mandchourie.

ALORS, COMME ÇA, ON FONCE DIRECTEMENT VERS LA CÔTE... C'EST COMPLÈTEMENT DINGUE !
MA CHÈRE NUGGET, VOTRE ACOLYTE ME DÉÇOIT DE PLUS EN PLUS... NOUS VENONS D'ÉCHAPPER À TCHIANG ET À MAO, ET IL MET ENCORE EN DOUTE NOTRE CHANCE À NOUS TIRER D'AFFAIRE !

JE SUIS NAVRÉ DE VOUS DÉTOURNER DE VOTRE PLAN DE VOL, MAIS IL VAUT MIEUX QUE NOUS ARRIVIONS À SHANGHAÏ QUE DE LAISSER LE TRÉSOR DE TCHANG SÖ LIN TOMBER DANS DES MAINS ÉTRANGÈRES
IL PARLE TROP, CE TYPE !! ÇA ME GÊNE POUR CONDUIRE !

N'AVAÏS-JE PAS RAÏSON ?... LE VILLAGE EST ABANDONNÉ... ALLONS JUSQU'AU PORT PEUT-ÊTRE TROUVERONS-NOUS NOTRE BONHEUR...

ET VOÏLÀ, COMPAGNONS DE FORTUNE... UNE JONQUE NOUS OFFRE SA VOÏLE...
TU CROÏS QU'IL VA VENIR À QUAÏ EN LE SIFFLANT COMME UN CLEBS

NON ! CHER ALVARO... MAÏS TU VAS PRENDRE UNE BARQUE ET TU VAS LE CHERCHER
QUOÏ... MOÏ ?
40

TAIS-TOI... ET NE PERDS PAS DE TEMPS !
MAIS SI JE VOUS LAISSE SEULS... VOUS...
DOUTERAIS-TU DE MOI, ALVARO ?
ALLEZ ! VAS-Y ! NOUS AVONS BESOIN DE CE BATEAU !
REVIENS-NOUS, ALVARO !
SALAUDS !
ATTENDONS... AH ! SI J'AVAIS UNE CIGARETTE !
SAINCLAIR... J'AI UNE PROPOSITION À VOUS FAIRE...
LAQUELLE, CHÈRE NUGGET ?
ABANDONNONS CE LOURDAUD D'ALVARO ET CONTINUONS PAR LA CORNICHE. NOUS AVONS UNE CHANCE... LES ACCROCHAGES SONT MOINS FRÉQUENTS SUR LA CÔTE...
41

HAHAHA!
ALORS... ON NE PARTAGE PLUS QU'À DEUX?
MA CHÈRE... VOUS NE ME DÉCEVEZ PAS UN SEUL INSTANT!
SINCLAIR!
ADIEU!
DESTINATION SHANGHAÏ! QUANT À MES TOURTEREAUX, ILS AURONT LE TEMPS DE S'EXPLIQUER HA! HA! HA!
L'ESSENCE? TOUT VA BIEN... MAIS SHANGHAÏ EST ENCORE LOIN!
42

OH! OH! DES LUMIÈRES
UN BARRAGE!! TROP TARD !
JE RISQUE LE TOUT POUR LE TOUT !
CRRASH
TIREZ! TIREZ! IMBÉCILES!
PAN! PAW!
43

ME VOILÀ PRIS EN CHASSE ET JE NE CONNAIS PAS LA ROUTE !
OOOOH ! CETTE FOIS C'ÉTAIT MOINS UNE !
CETTE BANDE D'ASSOIFFÉS SE RAPPROCHE !... SEUL, J'AI PEU DE CHANCE DE M'EN SORTIR...
SI !
ADIEU !
44

OUF!
EH BIEN... IL ME RESTE À REGAGNER SHANGHAÏ ... ET À MES FRAIS !
45

QUELQUES JOURS PLUS TARD, SUR LE BUND DE SHANGHAÏ...
... ET VOILÀ... J'AI COMPLÈTEMENT ÉCHOUÉ DANS MA MISSION... ET J'EN SUIS DÉSOLÉ... VOICI L'AVANCE QUE VOUS M'AVIEZ FAITE, WANG...
HAHAHA! GARDEZ-LA... ET VOICI LE RESTE... VOUS AVEZ ÉTÉ SUBLIME... TCHÉOU...
OUI SIR! TCHÉOU!
RACONTE À SAINCLAIR...
...TCHANG-SÖ-LIN, LE SEIGNEUR DE LA GUERRE DE MANDCHOURIE, VOUS REMERCIE DU ZÈLE QUE VOUS AVEZ DÉPLOYÉ POUR PROTÉGER SON TRÉSOR MAIS MAINTENANT NOUS POUVONS VOUS LE RÉVÉLER, LE COFFRE NE CONTENAIT QUE DES PIERRES, ET L'IDÉE DE MONSIEUR WANG A ÉTÉ DE SE SERVIR DE VOUS COMME D'UN LIÈVRE PENDANT CE TEMPS NOUS ACHE--MINIONS LE VRAI COFFRE JUSQU'À DESTINATION À BORD D'UN SAMPAN...
HAHA! EXCELLENT! BRAVO, WANG! HA!HA!HA! MERCI POUR LES DOLLARS...
ADIEU!
46

ADIEU SIR !
ADIEU TCHÉOU !
SAINCLAIR, VEUILLEZ MONTER !
美容室
TIENS ! TIENS ! NUGGET ET ALVARO... SALUT !
SALUT SAINCLAIR ! NOUS AVONS UNE PROPOSITION À TE FAIRE...
J'ÉCOUTE !
LE COFFRE DE WANG N'EST PAS ENCORE ARRIVÉ À SHANGHAÏ... NOUS AVONS LE TUYAU, ET CETTE FOIS, LE BON ! LE COFFRE EST À BORD D'UN SAMPAN... SAINCLAIR, TU NE VOUDRAIS PAS QUE CE FRIC TOMBE DANS LES GRIFFES DE WANG... SI TU ES D'ACCORD, NOUS TE PROPOSONS DE T'ASSOCIER À NOUS...
ALORS ?
J'EN SUIS !
FIN DE L'ÉPISODE: 張作霖之錢櫃 !
47

ECHOS

HENRI FILIPPINI

HOMMAGE A ALAIN SAINT-OGAN

C'est sous ce titre que les Editions Hachette viennent de publier un gros volume dédié au père de Zig et Puce et du pingouin Alfred. Un très beau livre de 80 pages qui présente la réédition, dans sa présentation originale, du fameux « Zig et Puce au XXIe siècle », les articles écrits par Pierre Couperie et Edouard François, maquette de C. Moliterni et C. Le Gallo. Les grands noms de la B.D. contemporaine se sont joints à cet hommage : Goscinny qui offre une très émouvante préface, Greg nous parle de Saint-Ogan, Hergé, Uderzo, Franquin présentent Zig et Puce à leur manière. Ce volume, conçu avant la mort de Saint-Ogan, devait lui être dédié et les bénéfices de l'opération lui revenir. Sa disparition donnera naissance à un Prix « Alfred » qui, chaque année, récompensera un dessinateur.

LES MALHEURS DE LA PRESSE CATHOLIQUE

Depuis quelques années, la presse catholique doit faire face à de graves problèmes : diminution du nombre de lecteurs qui préfèrent une bande plus adulte aux histoires souvent simplettes proposées par les illustrés vendus à l'église, et aussi, depuis quelques mois, l'augmentation du papier. Record, le premier, a dû disparaître pour céder la place à un magazine d'où la B.D. est pratiquement absente. Okapi voit son format réduit. Mais c'est du côté de la rue de Fleurus que les choses deviennent graves. J2 Magazine (ex-Ames Vaillantes) et Formule I (ex-Cœurs Vaillants) voient leur nombre de pages diminuer de seize et leur prix augmenter. L'alerte est grave mais non catastrophique ; il faudrait que les responsables de ces publications comprennent enfin qu'il faut autre chose que de gentilles histoires, souvent médiocrement dessinées, pour capter le lecteur d'aujourd'hui. Cœurs Vaillants est mort tout comme Coq Hardi, mais ce qui est grave c'est que Formule I continue à rester Cœurs Vaillants.

LA REVOLTE DES GUEUX

André Leborgne vient d'avoir la merveilleuse idée de rééditer le très grand album de Willy Vandersteen, « Thyl Ulenspiegel », qui marqua en son temps nombre de lecteurs du journal Tintin. Deux volumes doivent retracer les aventures du célèbre héros de la littérature flamande, le premier, « La révolte des Gueux », est actuellement en vente. Tous les lecteurs amateurs de la B.D. belge seront passionnés par ce dessinateur qui s'appelait Willy Vandersteen et ils seront étonnés d'apprendre qu'il s'agit du même personnage qui, aujourd'hui, « fabrique » des B.D. à la commande dans son grand studio. 80 pages étonnantes de jeunesse — et qui pourtant ont près d'un quart de siècle d'âge — qu'il faut lire et relire comme un des chefs-d'œuvre de la B.D. contemporaine. Je ne saurais que trop vous recommander la lecture de ce magnifique volume fort bien introduit par Dany de Laet.

ELVIFRANCE CONTINUE

Envers et contre tous, les Editions Elvifrance ont résisté à l'interdiction de vente de leurs publications pour adultes. La plupart des titres interdits sont à nouveau en vente, de Goldboy à Isabella et passant par Mortimer, Luciféra, Sam Bot et une dizaine d'autres titres mensuels. A ces titres bien connus s'ajoutent de gros volumes de plus de 220 pages aux titres évocateurs : « La vengeance du pestiféré », « L'anneau sanglant », « La malédiction des druides »... Que l'on aime ou que l'on déteste cette bande dessinée pour adultes, souvent médiocre, on ne peut que se réjouir de revoir ces charmantes créatures fleurir à nouveau nos kiosques. Hélas, la censure frappe de nouveau. « Jack l'éventreur en vacances », de Whilem, vient d'être interdit par la censure alors que, lors de leur parution dans Charlie et Hara Kiri, ces séries n'avaient pas connu d'ennuis. Il est idiot d'interdire, mais encore plus absurde d'interdire sans savoir ce que l'on interdit. Un conseiller B.D. au gouvernement ? Pourquoi pas !

PRESSE QUOTIDIENNE ET B.D.

Voici qu'à leur tour, nos grands quotidiens jouent la carte bande dessinée. L'initiative revient à « France-Soir » qui, avec Corto Maltese puis surtout la publication en inédit des « Naufragés du temps » de Gillon et Forest, a balayé la traditionnelle B.D. en strip quotidien pour la remplacer par une planche complète.

L'événement de l'été fut double : tout d'abord « Le Monde », réputé par son austérité, publie en inédit « Le cadeau de César », nouvelle aventure du petit gaulois de Goscinny et Uderzo. « France-Soir », de son côté, lance la B.D. des vacances avec la participation de Fred, Gir, Ribera, Forest, Tardi et Alexis, six vedettes que l'on avait l'habitude de voir sous d'autres cieux. Mais il ne s'agit pas d'une simple flambée due aux vacances puisque « France-Soir » entreprend la publication de l'Odyssée, de Pichard et Lob, avant d'autres inédits surprenants. « Le Monde » envisage une suite à son opération « Astérix », et « Le Figaro », qui publie très régulièrement les articles de Pierre Lebédel, envisage lui aussi la parution de bande dessinée. Il va sans dire que, pour la B.D., un nouveau marché est ouvert en même temps que l'accession à de nouveaux lecteurs.

B.D. U.S. EN ALBUMS

Michel Greg vient de nous révéler une nouvelle assez fantastique. Des dessinateurs américains, et pas des moindres, vont réaliser des albums dans une présentation traditionnelle. Le premier, sur scénario de Greg, sera Léonard Starr (One Stage) qui réalisera les aventures de « Cannonball Carmody » dit Boulet de Canon. Un deuxième dessinateur, John Prentice (Rip Kirby), doit réaliser la série « Largo Wynch » qui contera les aventures de l'homme le plus riche du monde, écrite par Jean Van Hamme. La parution de ces deux premiers albums est prévue en Europe pour le début de 1976... Patience...

BLUEBERRY A DIX ANS

Voici déjà dix ans que le lieutenant Mike S Blueberry hante de sa haute silhouette les pages de Pilote. L'événement vient d'être salué par la parution d'un super-album qui ne compte pas moins de 80 pages. Charlier, avec l'humour que nous lui connaissons, présente une introduction fort intéressante qui nous conte la jeunesse du célèbre cowboy nouveau style de Gir. « Ballade pour un cercueil » est l'un des épisodes de la longue histoire du trésor de guerre des Confédérés que convoitent tous les personnages en place dans ce nouveau Mexique à feu et à sang. Heureux anniversaire à Blueberry et à ses créateurs, et longue vie à ce grand héros de la bande dessinée moderne.

ORION LE LAVEUR DE PLANETES

VOUS ÊTES LIBRES, LA FAMILLE VOUS LAISSE PARTIR... OÙ COMPTEZ-VOUS ALLER ?
A la rencontre du grand Crob, notre ennemi à tous pour le détruire, cher Nazar!
HÉLAS !
1-F
BONNE CHANCE ORION, RÔNE... PRENEZ LA DIRECTION DU GRAND OUEST. PEUT-ÊTRE AUREZ-VOUS UNE CHANCE... LE DOCTEUR KILL A CHOISI CETTE VOIE POUR SA GRANDE INVASION.
TU PARLES !
...irection le grand Ouest !!
CETTE DIRECTION VA NOUS COÛTER LA VIE, RÔNE. IMAGINE QUE NOUS TOMBIONS NEZ À NEZ AVEC LES VAISSEAUX DE KILL!
Imaginons !
EN ÉTUDIANT DE PLUS PRÈS LE MÉCANISME DE L'ESPÉRIA, JE VIENS DE DÉCOUVRIR QUE CET ENGIN LAVEUR DE PLANÈTES POURRAIT ÉVENTUELLEMENT SE RENDRE INVISIBLE EN PROGRAMMANT À CETTE INTENTION LE COMPUTER.
Crois-tu ?
VOYONS !
C'est tout vu, car regarde ce qui arrive droit sur nous, un vaisseau ennemi !

ILS NE NOUS VOIENT PAS!
Silence, mets-toi sur leur longueur d'ondes. Peut-être allons-nous apprendre du nouveau sur le Grand Ouest?
2-F
OBJECTIF NORD À OBJECTIF CENTRAL. NOUS PRENONS DÈS MAINTENANT LA DIRECTION D'ACCOSTAGE ... ...
IMPOSSIBLE, METTEZ-VOUS SUR LA LISTE D'ATTENTE !!!
IMBÉCILES! ICI, LE DOCTEUR KILL. PRIORITÉ ABSOLUE!
Suivons-le
ACCORDÉE ...
Quelle chance!
TU PARLES! ALLER DIRECTEMENT DANS LA GUEULE DU LOUP! C'EST DE LA CHANCE!
Contournons la base afin de pouvoir nous poser en toute tranquilité
SI CE SONT LES ORDRES, POURQUOI PAS?
Brrr... Quel froid! Et quel curieux effet de sortir du néant
COUVRONS-NOUS, RÔNE... LA TEMPÉRATURE N'EST PAS CLÉMENTE!

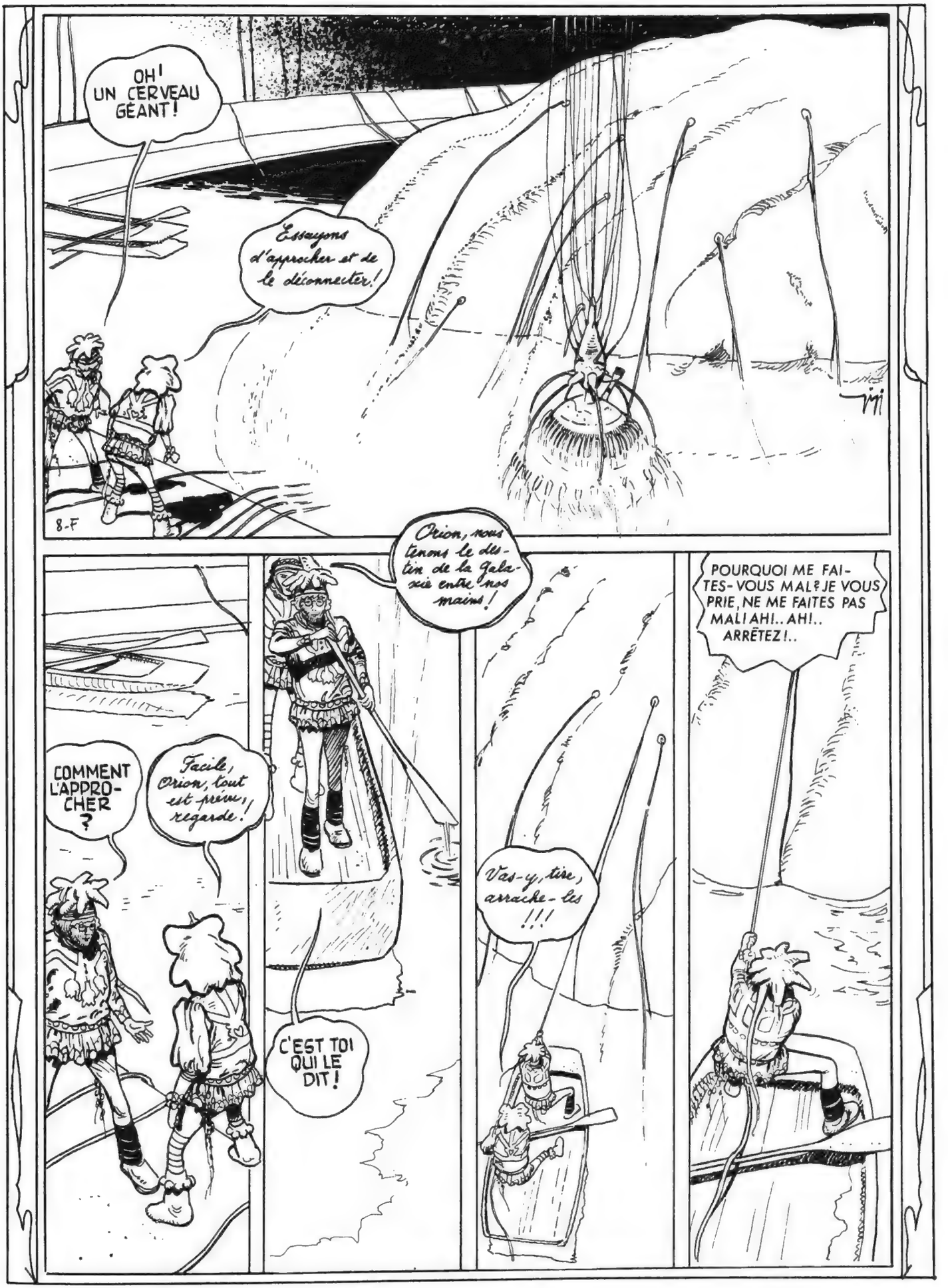
Nous voilà proches du Grand Crob, Orion, cette occasion inespérée ne se reproduira jamais! Nous devons réussir
ALLONS DANS CETTE DIRECTION. CE DOIT ÊTRE LA ROUTE QUI MÈNE DIRECTEMENT À LA BASE DE KILL.
3-F
Mélangeons-nous à la foule.
MAIS, C'EST UN PÈLERINAGE!
OÙ ALLEZ-VOUS AINSI?
COMMENT OSES-TU POSER UNE TELLE QUESTION? NOUS ALLONS ASSISTER À LA FÊTE OFFERTE PAR NOTRE MAÎTRE À TOUS, LE GRAND CROB, À L'OCCASION DE LA GRANDE INVASION!
TUDIEU, OÙ AVAIS-JE LA TÊTE? BIEN SÛR! POUVONS-NOUS MONTER AVEC TOI?
VOLONTIERS! AUJOURD'HUI EST UN GRAND JOUR!
VOILÀ LE CHÂTEAU DU GRAND CROB!
Enfin!
TAIS-TOI!
Encore une immense statue!

MERCI ENCORE ET AMUSE-TOI BIEN!
Allons, Orion, essayons de pénétrer dans ce château
4-F
DÉFENSE D'ENTRER! IL N'Y A QUE LES AMUSEURS PUBLICS QUI PÉNÈTRENT DANS UDANAX!
Tu as entendu, Orion?
HÉLAS, ET JE PARIE QUE TU AS UNE IDÉE!
Oui, grand benêt, tu vois ces deux qui arrivent
HOP!
Et voilà! Prenons la queue!
PAR ICI, C'EST LA COUR DU CHATEAU!
N'est-ce pas le meilleur des passeports?
Merveilleux!!

Organisons-nous pour ce soir ! Avec ces vêtements nous devons pouvoir aller partout. Viens, d'ailleurs les festivités commencent.
-5-F
Nous voilà dans la place !
SI CE SOIR, JE VOUS OFFRE CE FESTIN, CE N'EST PAS POUR FÊTER UN ANNIVERSAIRE, MAIS POUR NOUS FÉLICITER QUE DEMAIN SOIT LE JOUR "K"... LA GRANDE INVASION... VOUS ÊTES LES RESPONSABLES DE CHAQUE LÉGION ET VOTRE MISSION: DÉTRUIRE...

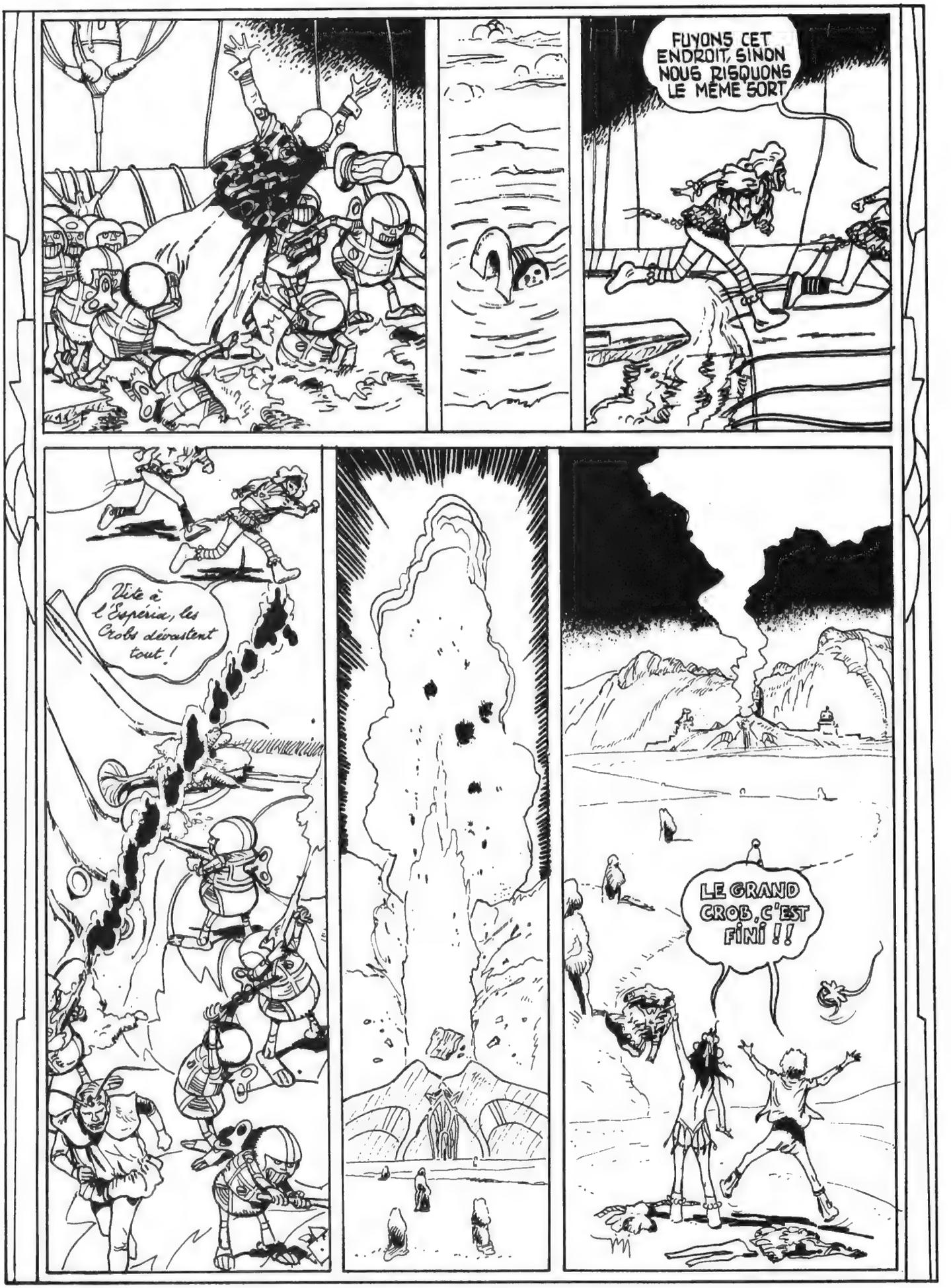
Eclipsons-nous et essayons d'en savoir plus sur le Grand Crob et laissons Kill tout à son discours de propagande...
E GRAND ROB VOU SOUHAITE CHANCE ET ATTEND B DE VOUS MAIN
IL PARLE BIEN, POURTANT !
6-F
Grimpons par les côtés !
ATTENTION, RÔNE. CE QUE NOUS ALLONS FAIRE EST TERRIBLEMENT RISQUÉ !
J'aime le risque et je sens que nous approchons du but !
Viens par ici... Tentons d'approcher de la statue... Cette énorme masse de pierre m'intrigue
AH!
Oui, c'est étrange que ce soit toujours le docteur Kill qui parle. Le Grand Crob étant toujours le grand absent
Essayons de pénétrer par les yeux !
QUELLE FOLIE !

POURQUOI CES CENTAINES DE FILS?
Ils conduisent à cette énorme construction.
Approchons-nous!
Cette échelle nous ouvre la clé du mystère. Allons-y, Orion!
Qu'allons nous découvrir ?
Orion, presse-toi, le Grand Crob est devant moi!
FANTASTIQUE !!


OH! UN CERVEAU GÉANT!
Essayons d'approcher et de le déconnecter!
8-F
Orion, nous tenons le destin de la galaxie entre nos mains!
COMMENT L'APPROCHER ?
Facile, Orion, tout est prêt, regarde!
C'EST TOI QUI LE DIT!
Vas-y, tire, arrache-les !!!
POURQUOI ME FAITES-VOUS MAL? JE VOUS PRIE, NE ME FAITES PAS MAL! AH!.. AH!.. ARRÊTEZ!..

Qui es-tu Grand Crob?
OH, MOI, JE NE SUIS QUE LA CRÉATURE DU DOCTEUR KILL. IL Y A LONGTEMPS, J'ÉTAIS L'UN DES SAVANTS LES PLUS BRILLANTS DE CETTE GALAXIE. LE DOCTEUR KILL M'A TUÉ AFIN DE S'EMPARER DE MON CERVEAU...
PENDANT DE LONGUES ANNÉES, IL A FAIT PRENDRE À MON CERVEAU DES PROPORTIONS CONSIDÉRABLES EN ACTIVANT MA MASSE CÉRÉBRALE PAR DES RÉACTIONS CHIMIQUES, TOUT EN LE BAIGNANT DANS UN LIQUIDE CEPHALO-RACHIDIEN SANS CESSE RENOUVELÉ... CONTRÔLÉ PAR KILL, JE SUIS DEVENU SA CHOSE... TUEZ-MOI MAIS NE ME TORTUREZ PAS!.. TUEZ-MOI!
ARRACHEZ LA CONNECTION ROUGE. CELA SUFFIRA. VOUS ME LIBÉREREZ ENFIN, AMIS ÉTRANGERS, DE L'EMPRISE DE KILL... ADIEU!!!
NON !!!!
JE VOUS INTERDIS DE FAIRE CE GESTE!
TROP TARD, KILL!
Le Grand Crob n'existe plus!

MAÎTRE, LES CROBS DEVIENNENT FOUS !
RÔNE, REGAGNONS LE BORD ET EMPARONS-NOUS DE KILL.
Inutile, Orion regarde !


FUYONS CET ENDROIT, SINON NOUS RISQUONS LE MÊME SORT
Vite à l'Espéria, les Crobs dévastent tout !
LE GRAND CROB, C'EST FINI !!

fin

LUCIFERA

1ère PARTIE

NUMA SADOUL

Parmi toutes les publications qu'Elvifrance traduit de l'italien, Lucifera me paraît l'une des plus fortes, l'une des plus captivantes et peut-être la plus belle. Cette bande « pleine de bruit et de fureur » charrie des torrents de flammes, de sang et de tendresse. Elle atteint à une espèce de permanence dans la qualité, mêlant l'érotisme le plus fou à un sens rarissime de l'aventure. Avec cette histoire, nous sommes conviés à des émotions intenses, des passions excessives, de mystérieuses sensations qui prennent leur source à la profondeur de notre mythologie inconsciente. Bref, cette B.D.-là, elle contient sans nul doute plus de richesse et de magie que bien des « vedettes » actuelles. Peut-être parce qu'elle sait marier mieux que d'autres un irréel à couper le souffle avec un peu courant sens de l'humain, le rêve avec la vérité, l'émotion avec le grotesque et pas mal d'humour avec une violence jamais tragique. Guidés par les personnages dans les dédales de quelques destinées hors série, nous savons qu'au fond rien là dedans n'est pessimiste, rien n'est vraiment sérieux, hormis bien sûr la glorification du plaisir, la divinisation du bonheur de vivre.

Créée en 1971 pour Elvipress, branche milanaise (1), la série existe en France depuis 1972. Chaque mois, un fascicule nouveau poursuit cette délicieuse légende, nouant et dénouant des aventures échevelées sans perdre un seul instant le fil du récit ni la cohésion de l'ensemble. D'abord dessinée par Leone Frollo, puis par le studio de Graziano Origa, « Lucifera » est actuellement entre les pinceaux de Tito Marchioro. Le scénario est l'œuvre — et quelle œuvre ! — de plusieurs auteurs successifs, à l'heure actuelle Remo Pizzardi, par ailleurs auteur de quelques récits d'Oltre Tomba et de la nouvelle série Cosmine, pour ne citer que ça. Chaque fascicule mensuel est fidèlement reproduit en France dans la présentation originale et avec une traduction plutôt satisfaisante, en dépit de nombreuses coquilles et de bien savoureux italianismes... Voici comment le directeur d'Ediperiodici, Silverio Pisu, nous parle de « Lucifera » : « Le premier numéro est sorti en octobre 1971 et le public italien a tout de suite aimé ça. Il goûte en particulier l'ambiance de cette série, une ambiance populaire, moitié rude, moitié ridicule, quelque chose de très simple et de très vrai. Lucifera porte de plus avec elle le monde de la magie, le monde des contes de fées où tout est possible. On y voit l'enfer, les diables, les damnés, mais d'une façon tout à fait désacralisée, presque quotidienne, courante. C'est en dehors de l'Histoire, en dehors de la raison, en dehors des traditions... Remo Pizzardi écrit des scénarios amusants et très personnels. J'espère bien que Lucifera va continuer encore longtemps : j'aime le personnage et j'aime le monde qu'il représente. C'est parfait pour le XXIe siècle !... »

Pour avoir une vision d'ensemble de cette bande, je vais maintenant en faire le résumé, ce qui occupera toute la première partie de mon article. La prochaine fois, je vous livrerai le fruit de quelques réflexions à ce sujet.

Lucifera

1. Les flammes de l'Enfer (mars 1972)

Nous sommes dans la période troublée du Moyen Age, au duché de Rosen, en Haute-Thuringe (Allemagne). Un très vieux savant, le comte Faust Sonder — à la fois médecin, mathématicien, astronome, alchimiste et un peu sorcier — recherche obstinément son Grand Œuvre : un philtre de bonté capable de ramener sur Terre la paix définitive, la justice et l'amour. A la fois très honnête et d'un esprit très religieux, le comte Faust est aussi au terme de sa vie. Pour mener à bien sa tâche humanitaire, il décide donc de se sacrifier en vendant son âme au Diable en échange de la jeunesse. Aidé par la décrépite sorcière Darvulia, il signe de son sang un pacte avec Satan : son âme appartient désormais au monde de la nuit mais son corps renaît alors à la jeunesse, à la beauté. Heureux de cette transmutation, Faust dédie sa première journée de jeune homme « à la beauté de la nature » et s'en va galoper dans les bois. Pendant ce temps, au plus profond des Enfers, Satan convoque sa diablesse favorite, Lucifera et la dépêche sur Terre avec mission exclusive de détourner Faust de sa tâche. Justement, celui-ci, dans la forêt, surprend une ravissante jeune fille blonde se baignant toute nue à l'onde d'un ruisseau. Son âme noble s'émeut et il s'en va prestement, non sans avoir quand même dérobé le mouchoir de la belle... Rentré chez lui, il fait la connaissance de sa nouvelle servante, Lucya, qui n'est autre évidemment que Lucifera, et il conçoit un trouble certain devant l'énigmatique et fascinante beauté de la créature. « Aujourd'hui, se dit-il, j'ai rencontré deux jeunes femmes... Il semble que ce soit la main du destin qui les ait placées sur ma route ! » A quoi le commentaire répond : « Ce n'est pas la main du destin mais celles, bien distinctes, du Bien et du Mal... » Appelé pour une urgence, Faust sauve une femme, Mme Blumenthal, et refuse de se faire payer. Par gratitude, le mari lui présente alors son fils, Heinz, et sa fille, Marguerite, en qui le médecin reconnaît la jolie baigneuse du bois. Son émotion est vive et, chez lui, cette nuit-là, il ne peut trouver le sommeil. Une promenade nocturne lui fait entrevoir Lucya toute nue et il s'en trouve extrêmement excité (il faut dire que la diablesse, se sachant épiée, n'a pas manqué d'en rajouter)... Et tandis que Satan, inquiet de la situation, envoie son démon Koorsan séduire Marguerite, Lucifera parvient à partager la couche de son nouveau maître.

2. Le bosquet hanté

Koorsan hypnotise Marguerite et l'enlève de sorte qu'on croit au plein consentement de la jeune fille. Ce dont Faust ne manque pas de tirer la morale : « J'aime Marguerite et pourtant je l'ai trahie avec une servante ! Ce qui arrive à Marguerite est peut-être une punition divine ! » Au moment où le démon va ravir la virginité de sa proie, les sept Nains des bois lui dérobent celle-ci. Comme ils bénéficient de la protection de la fée Eléonore, dont il connaît le goût pour les filles, Koorsan appelle à l'aide Lucifera qui subjugue en effet la fée, puis la noie. Entre-temps, Marguerite a sympathisé avec les braves Nains et elle accepte de leur prêter son corps pour assouvir leurs désirs de mâles trop longtemps sevrés : de toute façon, ils sont bien trop minuscules pour mettre en danger sa virginité ! « Ils sont déchaînés », soupire-t-elle voluptueusement pendant que ses sept compagnons l'investissent simultanément... Lorsque Koorsan arrive à la demeure des Nains, Marguerite est déjà repartie, profitant du sommeil post-coïtum des petits hommes. Furieux, le diable les tue tous les sept et part à la poursuite de la fugitive. Mais Marguerite tombe dans un gouffre : la pensant morte, Koorsan s'en retourne aux Enfers, non sans avoir avisé Lucifera du succès de sa mission.

3. L'abîme du péché

Marguerite n'est pas morte ; elle est seulement tombée dans la caverne du cyclope Argan, terrible rejeton de Satan. C'est ce que Darvulia apprend à Lucya qui, à son tour, l'apprend à Faust. Aussitôt, le docteur court chez Argan et ne peut éviter de tomber en son pouvoir. Ligoté, impuissant, il voit le cyclope étreindre Marguerite. Heureusement, Lucifera survient au moment où la pure enfant doit être défloree : la diablesse vient héroïquement sauver celui que, malgré elle, elle aime déjà. En échange de la liberté de Faust, elle abandonne Marguerite au monstre. Alors, Argan commet l'acte de chair avec la pucelle, puis s'endort, repu. Profitant de son sommeil, Marguerite lui crève l'œil et va se perdre dans la forêt, où elle décide de demeurer à jamais afin de cuver sa souillure : « Je veux expier son péché involontaire ! » Chez lui, Faust oublie cette aventure grâce à un philtre préparé par Lucya, puis il plonge avec celle-ci dans les océans de la volupté... Plusieurs mois passent, Alors qu'il chasse en forêt, Heinz retrouve sa

(1) ELVIPRESS est édité en Italie par Ediperiodici, en France par Elvifrance, en Allemagne par Verlag der Freibenter, en Belgique et en Hollande par les Editions du Scorpion...

sœur enceinte du cyclope. Désespoir de Faust, convaincu que Koorsan est le père et que Marguerite était consentante. Il se résout pourtant, non sans hésiter longuement, à conduire l'accouchement : « Dois-je aider Marguerite à mettre au monde cet enfant qui est le fruit de son péché ? ! » Et la jeune fille enfante un ravissant garçon qu'on baptise Franz. Ce bambin est le petit-fils de Satan : bien vite, de petites cornes lui poussent au front.

4. Le philtre de la virginité

Craignant les foudres de l'Inquisition, Marguerite s'applique à dissimuler ces protubérances impies. Quant à Faust, fou d'amour et de chagrin, il demande à Darvulia un breuvage qui rendrait sa virginité perdue à la malheureuse : de la sorte, il pourrait malgré tout l'épouser. La vieille sorcière lui conseille d'aller voir Phiona la Magicienne en son rocher des bords du Rhin que protègent les Walkyries. « Mais les Walkyries ne sont qu'une légende ! », s'écrie Faust. « Les sorcières aussi ! », ricane Darvulia. « Va au Diable ! » — « Bien entendu ! ». Faust part donc vers le Rhin, secrètement suivi par Lucifera. Les Walkyries sont douze guerrières qui attirent par leurs chants les voyageurs et les noient dans le fleuve. Effectivement, possédé par une irréelle musique, Faust tombe au pouvoir de leur reine, Brunehilde, qui pose les traditionnelles conditions : pour avoir la vie sauve, il doit les honorer toutes les douze en une seule nuit. S'il flanche, c'est la noyade assurée. Lucifera demande à Satan d'assister le pauvre docteur ; le Maître y consent, mais qu'elle prenne garde de ne pas se laisser aller à tomber amoureuse du mortel qu'elle doit espionner... Cette nuit-là, Faust triomphe vaillamment de son épreuve, à la grande surprise des Walkyries qui n'avaient plus connu ça depuis Siegfrid, le preux. Pour le récompenser, Brunehilde lui donne la propre épée de Siegfrid, glaive magique rendant son possesseur invincible, et elle l'autorise à être son époux. Voici un honneur qui ne satisfait pas outre mesure le savant... Sur sa demande, la reine le mène auprès de Phiona : la magicienne prépare le philtre de virginité désiré. Cependant, Lucifera oblige Brunehilde à lui rendre Faust. A regret, la Walkyrie relâche donc son captif qui s'en retourne à Rosen avec l'épée magique. Entre-temps, les cornes de Franz ont encore poussé. Une servante les remarque et court chez le Grand Inquisiteur pour lui apprendre qu'un « fils du Diable est né chez les Blumenthal ».

5. Un enfant sur le bûcher

L'enquête est confiée au Frère Jean, célèbre moine de Milan qui voue son existence à pourchasser les suppôts de Satan. Jean constate que Franz est bel et bien un rejeton du Mâlin et rapporte ses conclusions au Grand Inquisiteur. Faust et Marguerite se retrouvent dans la joie. La jeune fille se hâte d'absorber le philtre bénéfique et retrouve aussitôt sa virginité physiologique : Faust peut donc la demander en mariage... Un jour, les soldats de l'Inquisition viennent arrêter la famille Blumenthal. Comme Marguerite refuse d'avouer son commerce avec un démon

PENSA PIUTTOSTO A IMPEDIRE A FAUST DI LAVORARE ALLE SUE RICERCHE... SEI SULLA TERRA PER QUESTO!
SI, MIO SIGNORE!
E ATTENTA A NON INNAMORARTI... SAREBBE LA FINE PER TE!
Lucifera

(ce, en toute bonne foi), le Grand Inquisiteur la soumet à la torture : brisée de souffrance, elle finit par avouer à Frère Jean tout ce qu'il veut. Et la famille entière est condamnée au bûcher.

6. Sabbat

En dépit de l'intervention de Faust, le bûcher se dresse à Rosen. M. et Mme Blumenthal sont brûlés, ainsi que Heinz. Si Marguerite et son fils ne périssent pas, c'est grâce à un orage inopiné : leur châtiment est remis au lendemain... Sans perdre de temps, Faust décide de sauver celle qu'il aime en utilisant l'épée de Siegfrid. Hélas ! Lucifera n'a pas manqué de subtiliser l'engin. Koorsan vient dans sa cellule proposer un marché à la condamnée : pour sauver sa vie et celle de Franz, elle doit participer au Grand Sabbat et y sacrifier une femme et un enfant. Marguerite n'a pas le choix ; pour Franz, elle accepte et se voit transportée au Sabbat. Là, c'est Darvulia qui conduit les réjouissances et Marguerite y retrouve Lucifera, découvrant enfin qui elle est. On honore Franz et le couronne « Messie du Mal », puis sa mère, comme convenu, immole une femme et son enfant. « Désormais, lui dit Koorsan, tu es des nôtres ! ». Revenue chez Faust, Lucya lui avoue son amour. La réaction de Satan ne tarde pas : il dépêche Koorsan auprès de la diablesse pour lui intimer l'ordre de revenir en Enfer. Mais Lucifera refuse d'obéir. Et Faust l'amène avec lui chez Darvulia, où il vient d'apprendre que Marguerite s'est réfugiée avec son fils.

7. Le Messie du Mal

Terrible déception : Marguerite dit à Faust qu'elle appartient désormais au Démon. Epouvanté, le savant quitte la place. Et Lucifera s'en va porter au monde la bonne nouvelle de la venue du Messie du Mal. Cette parole se répand partout où règnent les Enfers. Du monde entier, les fidèles se mettent en route, guidés par une comète, et viennent chez Darvulia rendre hommage à leur Messie... Evidemment, ces files de pèlerins étranges attirent l'attention de l'Inquisition. Frère Jean prend la tête d'une armée spéciale : trop tard, la crêche est désertée ! Pour ne laisser aucune chance au Messie infernal, Jean fait tuer tous les enfants du pays, « pour le bien de l'humanité tout entière ». A un père désolé, pleurant sur le corps mutilé de son fils : « Prends cette image sacrée ! Elle te rappellera ton noble sacrifice ! ». Pendant ce temps, Marguerite et Franz sont loin de là, voyageant sur un âne guidé par Koorsan... Faust cherche l'oubli en se consacrant à son philtre du Bien, sous l'œil inquiet de Lucya, puis il choisit de partir en Palestine afin d'y laver ses péchés dans les Croisades. Naturellement, Lucifera le suit en cachette. Dans les rangs des Croisés, le savant se lie avec Godefroy de Brabant, noble ruiné, incroyant et sans scrupules, mais sympathique, qui lui apprend une chose affreuse : le Saint Sépulcre n'est qu'un prétexte à se défouler et à s'enrichir ! D'ailleurs, en Palestine, les massacres commencent, et les pillages, et la désolation. Faust est atterré mais participe à la tuerie, pour le seul triomphe de la Foi... Le siège de Jérusalem tire en longueur. Pour passer le temps, un tournoi est organisé, où deux braves seulement accèdent en « finale » : Faust et un énigmatique chevalier en armure noire qui refuse de dévoiler son identité. Une nuit, les Sarrasins enlèvent le docteur qui se réveille dans un cachot, auprès du chevalier noir toujours masqué. Saladin demande à Faust de se rallier à lui ; naturellement, le héros refuse et on le livre aux mains de Nadila la Sanguinaire, bourreau femelle de grande beauté. Cette Nadila est en fait dirigée par le chevalier noir qui s'avère jouer un double jeu et s'entendre au mieux avec Saladin. Diable ! Diable ! Qui est le mystérieux chevalier noir ?

8. A la Croisade

Le chevalier noir fait croire à Faust qu'il est son co-détenu. Il engage même un jeune Circasien pour jouer son rôle démasqué auprès du savant et faire semblant de subir la torture : Nadila feint de s'en prendre au Circasien, lequel feint de souffrir horriblement. Emu par la jeunesse et la douleur de son compagnon — qui prétend s'appeler Jean Villiers — Faust abjure le christianisme et se rallie à Saladin. Cependant, dans une chambre du palais, le vrai chevalier noir jubile et retire enfin son armure. Alors Lucifera (car c'était elle !) prend un bain réparateur... Les Sarrasins disposent d'un sérieux atout : l'épée de Siegfrid volée par Lucya à son propriétaire. Saladin la remet à son plus puissant guerrier, Rodomonte, afin qu'il défie dix Croisés parmi les plus vaillants. Lorsque Faust reconnaît l'épée, il n'en croit pas ses yeux ! Le lendemain, tout le monde est aux remparts pour assister au combat de Rodomonte et des dix Croisés, parmi lesquels Faust aperçoit son ami Godefroy de Brabant. Et à la surprise générale, c'est précisément Godefroy qui décapite Rodomonte au premier assaut. Car l'épée de Siegfrid perd toute vertu lorsqu'elle est maniée par un non-chrétien. Pour oublier l'échec, Lucifera, masquée, se fait amener Faust et

l'oblige à lui donner du plaisir... Lassés de l'inutile siège, les Croisés exécutent un plan que Godefroy échafaude sur l'exemple du Cheval de Troie : le plan réussit et Jérusalem tombe aux mains des chrétiens. Les femmes sont épargnées et parquées, les hommes sont tous massacrés. Si Faust est content des événements, le pseudo Jean Villiers, lui, ne l'est pas et craint d'être dénoncé par Nadila et Lucifera, les seules à connaître sa véritable identité de musulman. S'il parvient à tuer la première, il est pris de court par la seconde qui le dénonce et le fait mettre à mort. « Quand je pense que j'ai répudié ma religion pour lui ! », se lamente Faust, qui est aussitôt arrêté pour cet aveu impie. Pendant l'exécution de Saladin, Godefroy s'insurge contre tant de cruautés ; il se retrouve en prison, à côté de son ami. « Comme d'habitude, tu t'es montré très ingénu », dit-il à Faust, quand celui-ci lui raconte sa mésaventure. Puis les Croisiés grâcient les deux prisonniers, à condition qu'ils aillent remettre au sultan de Bagdad la tête de Saladin. A titre d'exemple et pour l'inciter à se rendre.

9. La tête coupée de Saladin

Faisant donc route vers Bagdad, Faust et Godefroy accueillent un compagnon : un jeune Arabe nommé Aladin et possesseur d'une lampe magique dans laquelle un génie peut exaucer trois souhaits de qui la détient. La tentation est trop forte : une nuit, Godefroy subtilise la lampe et la remplace par une autre, ordinaire mais identique. Cependant, Lucifera se lance aux trousses de son chéri... Bagdad la magnifique : les deux Croisés se séparent d'Aladin et, calmant bien vite les scrupules de Faust, Godefroy se sert de la lampe pour obtenir la richesse. Sous les noms d'Ibrahim et Amed, ils s'installent luxueusement dans un palais où ils coulent des jours paisibles en attendant de remplir leur mission. Arrive la diablesse : Faust est heureux de retrouver sa Lucya ! Tandis que Godefroy-Amed se rend au marché pour y acheter une femme, Faust et Lucifera font l'amour devant deux petits esclaves rougissants. Comme son amant s'absente un moment, la fille excitée se donne aux deux gamins en même temps... Au marché, Godefroy s'offre une jolie Vénitienne appelée Catherine Véniéro. Il se fait aussi repérer par Aladin qui, désireux de venger le vol de sa lampe, le suit en catimini. Bien entendu, Faust est hautement indigné que son ami ait osé acheter une chrétienne, vierge de surcroît : il interdit à Godefroy de toucher à cette jeune personne et, en attendant de la ramener chez elle, la fait dormir avec Lucya. « Je peux m'endormir la conscience en paix, songe le héros, même si je vis ici parmi des infidèles ! ». Durant la nuit, Aladin s'introduit au palais et s'empare d'un riche coffret scellé qu'il devine contenir sa lampe. Ouvert par un forgeron du marché, le coffret contient en réalité la tête pourrissante de Saladin : le pauvre garçon est immédiatement tué par des gardes, et l'objet du délit, apporté au sultan. Voilà qui arrange bien les affaires de nos deux Croisés dont la mission s'achève d'elle-même ! A son compagnon qui ne tient pas à retourner en Europe,

Faust déclare : « Ici, nous vivons dans le péché... sans le réconfort de notre religion ! ». Mais Godefroy décide pourtant de s'inscrire à un tournoi dont l'enjeu est la main de la propre fille du sultan. Pendant ce temps, Faust est doucement séduit par la petite Catherine...

10. Les Byzantins

Pour retourner en Europe avec Faust, Lucifera doit se débarrasser de ces deux gêneurs que sont Godefroy et Catherine. Elle prévient donc le sultan que ce sont des chrétiens complotant contre lui. Ainsi, le jour du tournoi, à peine Godefroy se présente-t-il au combat, qu'il est criblé de flèches. Catherine est arrêtée. Au grand dam de Lucya, Faust parvient à la délivrer avec l'aide de la lampe magique, au moment précis où, dans son harem, le sultan allait faire déflorer la jeune fille par son colosse-défloreur de service (le sultan, en effet, ne veut pas se fatiguer à posséder une vierge)... Et les voici tous trois en route vers Byzance. Une fois arrivés, ils s'installent richement et Faust demande à l'empereur d'être admis à contempler la « Lance Sacrée » qu'il détient, celle-là même qui a tué le Christ. Catherine s'empresse de l'accompagner car elle aussi est pénétrée des choses de la religion. « Il n'y a pas à dire, marmonne Lucifera, ils font un beau couple, ces deux-là ! » Conduits en présence de la Sainte Lance, Faust et Catherine sont bouleversés : « Non seulement elle est belle et pure, pense le savant, mais sa foi est totale ! » Et tous les deux profitent de cette émotion pour s'avouer mutuellement leur amour. Lorsque Faust veut poser la main sur la Lance, il en ressent une vive brûlure : Dieu repousse l'impie qui a vendu son âme au Diable ! Ce que voyant, le patriarche-gardien grommelle : « Cet homme doit être un infidèle ou un sorcier... La Lance Sacrée se laisse toucher même par des assassins, pourvu qu'ils soient chrétiens ! » Soupçonné d'être l'Anté-Christ, Faust est emprisonné. Lucifera en profite aussitôt pour engager des tueurs qui la débarrasseront de Catherine. Mais ceux-ci, au lieu de remplir leur tâche, vendent la malheureuse à un trafiquant bulgare. Puis Lucifera séduit un gardien de la prison, le tue et libère son ami. Elle explique que leur compagne a été enlevée mais qu'une forte récompense est promise à qui la ramènerait à Venise : pieux mensonge (Lucifera croit à la mort de l'autre) qui réussit à tranquilliser le héros. Tous deux s'en vont donc vers la cité des Doges. Or, justement, chez le Bulgare, Catherine vient de convaincre ses ravisseurs de la reconduire à Venise.

11. L'oiseau de feu

Fuyant Byzance, Faust et Lucya atteignent le pays des Macédoniens. Dépouillés par des brigands, capturés par un géant cannibale qu'ils tuent avant d'être dévorés, ils sont finalement recueillis par un étrange savant, Ikarus, inventeur d'une incroyable machine volante surnommée « l'oiseau de feu ». Les nouveaux hôtes sont conviés à participer au baptême de l'air de l'engin. Mue par une explosion de poudre, la machine s'envole et plane bel et bien jusqu'à Venise, où elle s'écrase, en plein milieu de Saint-Marc. Ikarus succombe à la chute, Faust et Lucifera sont arrêtés pour sorcellerie. A ce moment-là, le Bulgare entre dans la ville, flanqué de Catherine...

12. Femme perverse

Stupéfaction et drame : circonvenue par un jeune gigolo sans scrupules, la mère de Catherine refuse de payer la rançon pour récupérer sa fille ! Ce que sachant, la frêle jouvencelle éclate de colère et jure de se venger : elle s'allie au Bulgare pour tuer le galant et prendre possession de la fortune qui lui revient. De leur côté, au procès, Faust et Lucifera sont reconnus innocents et relâchés. Mettant son plan en pratique, Catherine s'arrange pour rencontrer le suborneur maternel, le séduire et le poignarder, non sans regrets, d'ailleurs, car le garçon est plutôt joli... Au domicile des Véniéro, retrouvailles générales : Catherine, Faust et Lucya arrivent en même temps. Joie des deux premiers, mécontentement de la troisième, rage de la mère indigne. Alors a lieu une pénible séance familiale au cours de laquelle Catherine annonce le meurtre du galant et voue sa mère, effondrée, à un couvent. Devant tant de haine et de férocité, Faust ne reconnaît plus sa douce amie et s'enfuit vers l'Allemagne, flanqué de Lucifera. S'arrêtant dans une auberge pour se reposer et faire quelque peu l'amour, ils avisent une bohémienne qui leur lit les lignes de la main : en découvrant celles de Lucifera, la vieille hurle que voici la maîtresse du Démon, la cause de tous les malheurs de Faust. Mais le savant ne croit pas la bohémienne. Pas encore, du moins...

13. Les Cavaliers Teutoniques

Durant la traversée des Alpes, une violente tempête oblige les voyageurs à demander l'hospitalité d'une duchesse dont le mari est aux Croisades. Au cours du repas du soir, tandis que l'on devise aimablement, Faust se trahit presque : « Quand j'avais cinquante ans, je construisais des automates pour m'amuser ! » — « Cinquante ans ? s'étonne la duchesse. Vous plaisantez, je pense ? ! »

La nuit venue, alors que tout dort, l'hôtesse rejoint le savant dans sa chambre et le supplie de lui fabriquer une clé pour ouvrir l'affreuse ceinture de chasteté qu'elle est contrainte de porter. Faust hésite puis se laisse convaincre : « Dans le fond, je crois bien que je fais là une bonne action ! » Plus tard, une autre nuit, le duc arrive sans prévenir et trouve sa femme dans les bras d'un valet. Il éclate : « Tu me faisais cocu pendant que je combattais pour la chrétienté !... Tu aurais pu au moins me tromper avec un noble ! » Bien entendu, la coupable est incarcérée ainsi que son complice, Faust. Tous deux sont enchaînés, nus, dans la cour glaciale du château et aspergés d'eau froide. Comme la duchesse meurt gelée, Lucifera implore Satan en faveur de Faust : celui-ci échappe donc au supplice et part avec sa compagne. En Allemagne, ils tombent sur les Chevaliers Teutoniques s'en allant conquérir les territoires slaves au nom de Dieu et de la Germanie. Faust est enrôlé de force ; Lucifera aussi, après avoir prouvé qu'elle sait se battre. Les voici postés en Pologne, au milieu de la terreur et des atrocités. Ecœuré, le héros refuse de porter la main sur de bons chrétiens. Accusé de lâcheté, il ne manque pas d'arguments pour se défendre : n'a-t-il pas tué plus de cent musulmans en Palestine ?... On le condamne malgré tout à périr écartelé.

14. Vers la Thuringe

Au moment de l'exécution, Lucifera s'empare du Grand Maître, le contraint à libérer Faust puis l'égorge, à la grande joie de son successeur, d'ailleurs. De nouveau libérés, les jeunes gens se dirigent vers la Thuringe en se donnant, chemin faisant, pas mal de plaisir. Mais Faust aime toujours Marguerite. « Donne-moi ton corps, dit Lucifera, pour le moment, cela me suffira ! » Au plus fort de la volupté, la diablesse gémit qu'elle est au paradis : « C'est un blasphème, s'écrie Faust, que de parler du paradis alors que nous sommes en train de commettre un péché... Nous ne sommes pas mariés ! » Eclat de rire de Lucifera. Il n'en faut pas plus pour donner à réfléchir à son amant, d'autant plus qu'il se rappelle brusquement les paroles de la bohémienne. Il décide donc d'éprouver Lucya en la forçant à prier dans une église. Aussitôt décidé, aussitôt fait : la lourde croix s'abat sur la pécheresse et Faust comprend alors qu'elle est « une ennemie du Christ ». Lucifera s'enfuit en forêt afin d'y invoquer Satan. Le Maître la sermonne : « Vous autres, les femmes, vous réfléchissez d'abord avec votre ventre, et seulement ensuite avec votre cerveau ! », mais dans sa générosité, il promet de la redonner à Faust si elle accomplit le sacrifice d'une jeune vierge. Sans se le faire dire deux fois, Lucifera capture une fillette, la poignarde et, selon le rituel, lui dévore le cœur. Ensuite, épuisée, elle s'endort. Lorsqu'elle se réveille, elle constate que Satan a tenu sa promesse : il lui a donné l'apparence physique de Marguerite ! Galopant sans attendre, elle retrouve Faust dans une auberge et les deux amants enfin réunis s'empressent de faire l'amour. Entre parenthèses, le savant ne reconnaît pas Marguerite en cette ardente amoureuse,

Lucifera

mais il ne peut que se féliciter des progrès accomplis... Hélas ! l'aubergiste, qui les a épiés, court prévenir l'Inquisition du retour de Marguerite. Voici donc nos amis capturés une fois encore et traduits devant le tribunal de Rosen, où siègent Frère Jean et le Grand Inquisiteur : condamnés au bûcher, les prisonniers sont soumis à la question. Pour la première fois, la diablesse souffre dans une chair de mortelle ; horriblement mutilée, à bout de forces, elle avoue sa véritable identité. Naturellement, nul ne la croit, excepté Faust, lui-même martyrisé par le bourreau qui lui arrache les ongles des pieds. Au moment de l'exécution, le tribunal, par égard pour sa réputation, commue la peine du docteur en détention à vie. Mais Marguerite est portée au bûcher et succombe dans d'atroces tourments. On disperse ses cendres dans un fleuve. C'est alors que Lucifera renaît en éclatant d'un rire diabolique !

15. Les tentations du Frère Jean

Faust croupit dans sa geôle ; Lucifera prépare sa vengeance contre ses deux principaux bourreaux. Sachant le penchant du Grand Inquisiteur à la boisson, elle se déguise et lui apporte un prétendu Beaujolais précieux contenant en réalité un foudroyant poison. Exit la cible numéro un : on attribue le décès à l'alcoolisme et le Grand Inquisiteur est accueilli en Enfer par Satan... De son côté, la cible numéro deux, Frère Jean, est en retraite dans une grotte isolée. Lucifera projette de le faire succomber au péché de chair, en vain car Jean la chasse sans répondre à ses époustouflantes provocations. Intriguée, se demandant si le moine n'aurait pas des « mœurs particulières », elle charge Koorsan d'aller à son tour jouer les tentateurs. Et en effet, Jean ne peut résister à la beauté du diable ; il se donne à lui puis, honteux, désespéré, se précipite au fond d'un ravin. Mission accomplie... Lucifera retourne à Rosen où une surprise l'attend : le féroce Sanguinaire a tout détruit et il a emmené Faust avec lui pour en faire son médecin. Sans perdre une seconde, la démone se rend au château du Sanguinaire, dans le Palatinat, où elle n'a pas de peine à se faire engager comme putain et commence d'ailleurs aussitôt son travail. Alors, le Sanguinaire la remarque, l'appelle en son lit. Lucifera est la première femme capable de résister à son membre démesuré sans y laisser la vie, et la première à lui donner autant de plaisir ! Séduit, le châtelain décide de faire d'elle son épouse. Prétextant un malaise, elle fait appeler le nouveau médecin qui la dénonce au Sanguinaire. Peine perdue : Lucya fait semblant de ne pas connaître ce docteur un peu fou...

16. Le Sanguinaire

Convoqué d'urgence, un prêtre (ligoté) vient célébrer les épousailles. Mais Satan veille sur sa favorite et foudroie l'officiant, au grand amusement du Sanguinaire qui déclare nonobstant le mariage accompli et ne perd pas une minute pour filer au lit avec sa nouvelle épouse. Le temps passe, somme toute pas désagréable pour Lucifera. Un jour, le châtelain part en guerre, après avoir gratifié sa femme d'une superbe ceinture de chasteté. Lucifera fait venir Faust et parvient à reconquérir son amour : « Lucifera !... Putain infernale ! », s'écrie-t-il en l'étreignant passionnément. A cause de l'importune ceinture, l'amoureuse se contente d'opérer avec la bouche pour donner du plaisir au héros enflammé. En attendant mieux... Puis Faust concocte un poison qui les délivrera de l'encombrant mari. Retour du Sanguinaire qui possède Lucifera avec furie, plusieurs fois de suite, comme pour rattraper le temps perdu. Buvant pour reprendre son souffle, il succombe au poison. La veuve convoque son monde et annonce que le Sanguinaire a rendu l'âme au moment de copuler pour la dixième fois consécutive. Commentaire d'une servante experte : « Même pour un homme comme lui, dix fois de suite, c'est trop ! » Et voici Lucifera patronne du château. Elle organise les troupes de feu son époux en une bande de redoutables mercenaires qui s'en vont porter la mort de tous côtés. Comme Faust refuse de l'assister, elle le fait jeter « dans la plus noire cellule du château ». A la tête de son armée, elle fait régner la terreur et le sang : « Aussi longtemps qu'il y aura des guerres, Satan mon maître sera content ! » Il semble effectivement que, grâce à elle, on assiste maintenant au « triomphe du Mal ».

17. Quand le Mal triomphe

Carnages et destructions se poursuivent jusqu'au jour où le prince de Mayence vient assiéger le château maudit. Les événements tournant au désavantage de Lucifera, elle prépare sa fuite. Faust refuse de la suivre : elle s'échappe donc seule pendant que le château tombe aux mains des attaquants. La répression est sanglante... Faust est chargé par le prince de retrouver la coupable qui est promise au pal : toutes les filles du pays ayant été réunies dans une cabane, le docteur doit reconnaître la fugitive. Lucifera se trouve en effet dans le lot mais Faust, malgré lui, sans savoir pourquoi, désigne instinctivement une autre fille. Et tandis que l'on

s'en retourne au château, la vraie Lucifera se propose comme cuisinière et putain, au grand désespoir de son amant. La présumée châtelaine est empalée sous les yeux de son dénonciateur plein de remords et le prince fait de Lucya sa favorite. Alors, pour la première fois, Faust s'aperçoit qu'il en conçoit une forte jalousie : « Voici quelle est la punition divine : j'ai fait tuer une innocente et malgré cela Lucifera me fuit ! » Seulement voilà : un ancien guerrier du château reconnaît sa patronne entre les bras du prince ! Déchiré, sincèrement épris, celui-ci l'enferme dans une cage avec Faust mais ne peut se résoudre à la faire mettre à mort : « C'est un véritable péché que de détruire un corps aussi merveilleux ! » Les prisonniers sont conduits à Mayence.

18. Erotisme infernal (janvier 1974)

L'amour du prince de Mayence est trop violent : il relâche Faust et fait de Lucifera sa concubine. Le savant s'en retourne à Rosen ; la diablesse accompagne son nouvel amant à la recherche du Saint Graal : un jeune berger scandinave connaîtrait sa localisation et le prince désire

Lucifera

capturer cet enfant. Et le Graal est situé, au prix de quelques tueries : il se trouve dans une île, « au-delà des Colonnes d'Hercule », c'est-à-dire au-delà de tout monde connu à cette époque. Sans le vouloir, Lucifera s'attache à ce prince dont la cruauté n'est pas pour lui déplaire... Mais les Vikings les pourchassent parce qu'ils se sont attaqués au jeune berger. Fuyant sur la mer, ils tombent dans le « Grand Gouffre », un puissant maelström qui les engloutit avec leur navire. Miraculeusement rescapés, le prince et Lucifera se retrouvent au fond du « Grand Gouffre », dans une immense grotte sous-marine où les accueillent des sirènes...

Lucifera

Ici s'arrête provisoirement la version française de l'histoire. En Italie, on en est évidemment beaucoup plus loin. Prisonniers des fascinantes sirènes, Lucifera et son prince parviennent finalement à s'échapper et s'aventurent au-delà des océans pour conquérir le Graal. Puis leur destin les mène à Rome, où ils croisent celui du pape Urbain II... Faust est revenu à Rosen et Lucya, avec l'aide de Satan, part à sa recherche. Le savant a retrouvé Marguerite, toujours vierge et pas encore mariée : il la déflore donc (pour la seconde fois) et décide de l'épouser. En la personne du duc de Walah, Faust découvre un allié sûr, riche et généreux qui lui donne un laboratoire pour achever ses travaux en faveur du Bien. Arrive enfin Lucifera, faussement désireuse de se repentir et d'accéder à la bonté : sincèrement touché, Faust accepte de la reprendre avec lui et la traite comme une sœur. Suivent de terribles événements, guerres, invasions, etc. Le pays tombe sous la coupe du méchant comte Otulfo et de son âme damnée, le bossu Arn. Naturellement, Lucifera devient secrètement la conseillère du comte. Quant à Arn, cruel et complexé, on lui découvre néanmoins un bon côté : c'est le meilleur ami d'enfance de Marguerite, avec laquelle il est doux, tendre et câlin... Tandis que la violence explose de partout, Faust est près de toucher au but : le « philtre du Bien » est à portée de la main ! Seulement, à chaque expérience, Lucifera s'arrange pour faire discrètement du sabotage. Par exemple, une fois, le breuvage rend des brutes efféminées ; une autre fois, le laboratoire saute ; etc. Mais le chercheur est encore une fois emprisonné. Lucifera le délivre et semble enfin gagner son amour. Faust se joint à une bande de résistants, au cœur de la forêt, qu'il organise en une véritable troupe d'archers infaillibles. Plus tard, Lucifera s'arrange pour lui faire contempler une séance d'amitié entre Arn et Marguerite : se méprenant sur le contenu des effusions, il croit à la trahison de sa mie, tout en s'étonnant fortement du choix de son courtisan ! Pourtant, il se console bien vite entre les bras frémissants de la diablesse, de qui il finit par tomber réellement amoureux : « Enfin », jubile Lucifera qui se sent elle-même changer, s'humaniser de façon bizarre. Or, la nouvelle vie de sa favorite ne plaît pas à Satan ; celui-ci charge Darvulia de ramener l'effrontée dans le droit chemin du Mal. Coup de théâtre : Lucifera refuse et tient tête à son Maître ! Pour sa punition, elle est condamnée à n'être plus qu'une simple humaine et, comme telle, à souffrir. Peut-être, mais toujours est-il que Faust découvre avec ravissement une nouvelle Lucifera et l'aime de plus en plus. Tout en se demandant avec inquiétude comment aimer deux femmes en même temps, car Marguerite est encore présente en son cœur... Justement, que devient Marguerite ? Eh bien, se lançant dans le combat, elle prend un déguisement de garçon et cherche le camp des archers.

Lucifera

Ce qui lui vaut certaines mésaventures, comme de devoir pisser avec de joyeux soudards ou d'être pourchassée par un brutal homosexuel...

Voilà où j'en suis arrivé en Italie, en décembre 1973. Ce résumé plutôt long s'imposait. D'abord, il constitue un squelette, une radiographie de la bande et nous permet d'y voir un peu clair. Ensuite, l'histoire est tellement belle que je n'ai pu résister au plaisir de m'y attarder, bien sommairement, d'ailleurs !

Dans le prochain numéro, nous attaquerons le « gros morceau » : l'étude proprement dite d'une B.D. foisonnante, colorée, pleine de poésie et d'humour. A bientôt, donc, pour notre rendez-vous avec Lucifera, son monde, sa légende.

A suivre...

Numa SADOUL

LA BALLADE SUR LA MER SALEE

HUGO PRATT

D'APRÈS LEURS COIFFURES, CES PAPOUS DOIVENT ÊTRE DES SENIK... LEUR VILLAGE SE TROUVE DANS LES ENVIRONS DE L'OTTILIEN FLUSS, LE FLEUVE OÙ RASPOUTINE DEVAIT ME REJOINDRE.
LA SITUATION N'EST PEUT-ÊTRE PAS AUSSI DÉSESPÉRÉE, APRÈS TOUT!
AINSI, AVEC CAÏN ET TARAO, NOUS SOMMES QUATRE À ÊTRE SAUVÉS ET QUAND J'AI PRIS PANDORA, CRANIO NAGEAIT VERS LA PLAGE.
AVEC UN PEU DE CHANCE, NOUS ATTENDRONS L'ARRIVÉE DE RASPOUTINE. PUIS JE DÉCIDERAI CE QU'IL CONVIENT DE FAIRE.
MA CHÈRE PANDORA, LA PLAGE ET LA JUNGLE SONT PLEINES DE CANNIBALES. NOUS DEVRONS RESTER TRANQUILLES ICI JUSQU'À CE QU'ILS SOIENT PARTIS. VOUS COMPRENEZ?
AVEZ-VOUS TROUVÉ DES TRACES DE CAÏN?
NON... JE N'AI RIEN VU QUI... EN SOMME, ENCORE RIEN... MAIS POURQUOI ME REGARDEZ-VOUS AINSI?
PARCE QUE JE N'AI PAS CONFIANCE EN VOUS ET QUE JE N'AIME PAS VOTRE COMPAGNIE!

© Publicness

TU AS VRAIMENT DES IDÉES FIXES. SI TU CROIS QUE ÇA ME FAIT PLAISIR DE RESTER AUPRÈS DE QUELQU'UN QUI CRACHE DU VENIN TOUTE LA SAINTE JOURNÉE.
S'IL N'Y AVAIT PAS TOUS CES CANNIBALES DANS LES ENVIRONS, JE TE LAISSERAIS JOUIR EN PAIX DE TON BOUDOIR, MON CHER PETIT BIJOU ROMANTIQUE.
ARRÊTEZ, VOYOU!
DIEU NE DOIT PAS ÊTRE JUSTE S'IL FAIT MOURIR CAÏN ET VOUS LAISSE EN VIE!
QUE VEUX-TU, "LES VOIES DU SEIGNEUR SONT INFINIES ET MYSTÉRIEUSES!"
TAIS-TOI MAINTENANT. IL Y A UN GROUPE DE SAUVAGES QUI S'APPROCHE. CE SONT PEUT-ÊTRE LES MÊMES QUI ONT PRIS CAÏN...
COMMENT... CAÏN?
MAIS OUI, CAÏN EST VIVANT, MAIS PRISONNIER DES SENIK...
CRAPULE!... VOUS NE M'AVIEZ RIEN DIT... VOUS VOULIEZ ME FAIRE CROIRE QUE CAÏN ÉTAIT MORT...

POURQUOI M'AVEZ-VOUS MENTI ... POUR-QUOI?
POURQUOI?... JE NE SAIS PAS!?!
POUR NE PAS PROVOQUER UNE CRISE D'HYSTÉRIE... OU, PEUT-ÊTRE, PARCE QU'IL N'Y A RIEN À FAIRE POUR LE MOMENT. REDON-NE-MOI LE REVOLVER!
OH NON, CORTO MALTESE, JAMAIS DE LA VIE!
JE VOUS AVAIS DIT QUE JE VOUS AU-RAIS TUÉ.
BANG!
ILS SONT LÀ-DEDANS, FAITES ATTENTION.
34. à suivre.

ÇA VENAIT DE LÀ.
SORS! ALLEZ, SORS.
IL Y EN A UN PAR TERRE...
QUI ES-TU?
C'EST TOI QUI L'AS BLESSÉ?
TANDIS QUE PANDORA EST SURPRISE PAR LES PAPOUS, CAÏN ET TARAO SONT PRISONNIERS DANS LE VILLAGE SENIK.
POUR LE MOMENT, ILS N'ONT PAS L'AIR D'AVOIR DE MAUVAISES INTENTIONS. QU'EN PENSES-TU TARAO?
JE ME MÉFIE D'EUX!
MON DIEU, QUELLE VILAINE AVENTURE QUE LA MIENNE. D'ABORD L'INCENDIE, PUIS LES PIRATES... ET PUIS LES ALLEMANDS ET LA PERTE DE PANDORA.
ÇA VAUT PEUT-ÊTRE MIEUX AINSI ELLE N'AVAIT PAS LE CHOIX: OU LES CANNIBALES OU LE "MOINE"!
LES YEUX DE TARAO BRILLENT DANS LA SOMBRE CABANE...
AINSI, TOI AUSSI, TU CONNAIS LE "MOINE"?... MON PÈRE L'A COMBATTU QUAND IL ÉTAIT JEUNE ET MON GRAND-PÈRE AVANT LUI... ET AUSSI LE GRAND-PÈRE DE MON GRAND-PÈRE...
... QUAND LE "MOINE" VENAIT PRENDRE LES HOMMES POUR LES EMMENER TRAVAILLER DANS UNE ÎLE LOINTAINE, ILS NE REVENAIENT PLUS JAMAIS. PLUSIEURS ANNÉES SONT PASSÉES DEPUIS LA DERNIÈRE FOIS QUE MON PÈRE L'A COMBATTU!
C'ÉTAIT AVANT MA NAISSANCE. IL N'Y A QU'UN SEUL MAORI QUI A CONNU LE "MOINE" QUAND IL ÉTAIT ENFANT: TUPUA, L'ANCIEN SORCIER!
S'IL EN EST AINSI, CES PERSONNAGES DEVRAIENT AVOIR BIEN PLUS DE CENT ANS!
PRATIQUEMENT IMPOSSIBLE... MAIS QUI VIENT? D'AUTRES CANNIBALES?
35. à suivre

OH... MAIS C'EST PANDORA!
PANDORA! PANDORA!
CAÏN!
ARRÊTE DE GIGOTER! METTEZ-LA AVEC LES DEUX AUTRES!
PANDORA
OUCH!
36. à suivre.

PANDORA CHÉRIE... JE TE CROYAIS MORTE!
J'AI CRU MOI AUSSI LA MÊME CHOSE DE TOI!
MAIS NOUS SOMMES ENCORE VIVANTS, HEUREUSEMENT... ET CE QUI COMPTE LE PLUS, NOUS SOMMES ENSEMBLE!
INCROYABLE, DE SE RETROUVER APRÈS TOUTES CES AVENTURES AVEC LES CANNIBALES!
JE SERAI MORTE SANS DOUTE DANS LE CYCLONE SI CORTO MALTESE N'AVAIT PAS ÉTÉ LÀ!
CE NOM TOMBÉ PAR HASARD DANS LA CONVERSATION DES DEUX JEUNES GENS JETTE UNE OMBRE DE TRISTESSE DANS LES YEUX DE PANDORA.
CORTO MALTESE. QUE LUI EST-IL ARRIVÉ?
JE LUI AI TIRÉ DESSUS!
ILS DOIVENT AVOIR DÉCIDÉ QUELQUE CHOSE. LES HOMMES DES MYSTÈRES SORTENT DE LA GRANDE MAISON.
37. à suivre.

LES HOMMES DES MYSTÈRES?
ROMBOTIN ROMBOTIN!
ROMBOTIN E ROMBOTIN!
LA FILLE DEHORS, LES GARÇONS À L'INTÉRIEUR!
JE DOIS ALLER CAÏN...
ALLEZ TRANQUILLE, ON A À TE PARLER. TOI RESTE CALME ET OUVRE L'OEIL.
DIS DONC PANDORA, C'EST PAS LE MOMENT D'AVOIR PEUR, HEIN?
PEU APRÈS, DANS UNE AUTRE CABANE...
COMMENT, PANDORA... VOUS ME CONNAISSEZ?
Hiiii, BIEN SÛR QUE JE TE CONNAIS!... MAIS ÇA SUFFIT MAINTENANT! JE N'AI PLUS ENVIE DE JOUER.
VENEZ PAR ICI MISS PANDORA ... REGARDEZ!
OH!
38
à suivre

MAIS C'EST CORTO MALTESE! JE CROYAIS L'AVOIR TUÉ.
NON, HEUREUSEMENT! C'EÛT ÉTÉ UNE GROSSE PERTE. MAIS TOI, POURQUOI VOULAIS-TU LE TUER?
PARCE QUE C'EST UN BANDIT, UN PIRATE!
POUR M'EMMENER AVEC LUI, IL ÉTAIT DÉCIDÉ À ABANDONNER MON COUSIN CAÏN ICI, AVEC LES CANNIBALES.
TU TE TROMPES, MALTESE N'AURAIT JAMAIS FAIT UNE CHOSE PAREILLE.
QU'EN SAVEZ-VOUS? ET PUIS, VOUS PARLEZ COMME SI VOUS ME CONNAISSIEZ DEPUIS LONGTEMPS. ET VOUS DÉFENDEZ CE PIRATE...
EH OUI, JE LE DÉFENDS!... PARCE QUE J'EN SAIS PLUS QUE TOI. SI CAÏN EST ENCORE VIVANT C'EST BIEN GRÂCE À LUI. ET TOI AUSSI, TU LUI DOIS QUELQUE CHOSE.
LE CAPITAINE RASPOUTINE VOULAIT TUER CAÏN, ET PUIS TE GARDER PRISONNIÈRE JUSQU'AU MOMENT OÙ IL AURAIT TOUCHÉ LA RANÇON DE TOUS LES DEUX. TA FAMILLE AURAIT PAYÉ N'IMPORTE QUOI POUR TE REVOIR. EH BIEN! CORTO MALTESE L'EN A EMPÊCHÉ EN LE MENAÇANT DE TOUT RACONTER AU "MOINE" ET AVEC LE "MOINE" IL FAUT FAIRE ATTENTION, **TRÈS ATTENTION!**
ENCORE LE "MOINE"! VOUS LE CONNAISSEZ DONC AUSSI?... QUI EST-CE?
EH! MA CHÈRE! CE N'EST PAS FACILE DE TE RÉPONDRE! LE "MOINE" EST LE GRAND MYSTÈRE DES MERS DU SUD. TU SAIS QU'IL EXISTE ET QU'IL VAUT MIEUX NE PAS LE RENCONTRER. MAIS CES CHOSES LÀ SONT TROP GRANDES POUR TOI!
VOUS SAVEZ UNE CHOSE?... JE CROIS DEVINER QUI VOUS ÊTES...

OUI, VOUS ÊTES CRÂNIO!
LENTEMENT LE SORCIER RETIRE SON MASQUE.
VOUS AVEZ RAISON, MISS PANDORA, JE SUIS CRÂNIO!
MA SITUATION NE S'AMÉLIORE PAS POUR AUTANT, NI CELLE DE CAÏN, PUISQUE VOUS ÊTES UN DE CES CANNIBALES.
NON!
JE SUIS DANS LA MÊME SITUATION QUE VOUS!
S'ILS ME DÉCOUVRENT, TOUT EST PERDU!
COMMENT, TOUT EST PERDU? JE NE COMPRENDS RIEN... MAIS QU'EST-CE QUI SE PASSE ICI?
DU CALME, MISS PANDORA. JE VOUS EXPLIQUE. APRÈS LE NAUFRAGE, JE SUIS ARRIVÉ ICI SANS ÊTRE VU, PUIS J'AI PRIS LA PLACE D'UN DE LEURS SORCIERS EN LE TUANT. J'AI LA CHANCE DE CONNAÎTRE LEUR LANGAGE ET AINSI AVEC LE MASQUE, ILS NE ME RECONNAISSENT PAS...
J'ALLAIS M'ENFUIR QUAND JE VOUS AI VUE ARRIVER AVEC CORTO. JE SUIS L'AMI DE CORTO MALTESE ET TENTERAI L'IMPOSSIBLE POUR LE SAUVER. J'AURAI BESOIN DE VOTRE AIDE. EN ÉCHANGE, JE VOUS LAISSERAI PARTIR SUR LA PIROGUE QUE J'AVAIS PRÉPARÉE POUR M'ENFUIR.
ET CAÏN ET MOI, QUE DEVRONS-NOUS FAIRE?
...ET TARAO. N'OUBLIEZ PAS QUE J'AI PLUS CONFIANCE EN LUI QU'EN VOUS QUI ÊTES DES BLANCS, ET MAINTENANT, ÉCOUTEZ-MOI BIEN, MISS PANDORA...
VOUS ALLEZ PRÉVENIR VOS AMIS ET PUIS... PSSST... UN INCENDIE... PSSST... COURIR... PSSST... CORTO MALTESE... PSST PIROGUE ... PSSST... TRANSPORT ... PSSST... COMPRIS? ...
...MMMH... PSSST... TRÈS BIEN COMPRIS ... PSSST PSSST... PSSST...

ALAIN SAINT - OGAN

Alain Saint-Ogan, un des plus grands noms de la Bande Dessinée française et mondiale ; créateur en France de la Bande Dessinée moderne par rupture avec le vieux système proche du récit illustré, par l'utilisation de procédés de style modernes.

Né à Colombes en 1895, sa famille s'installa très tôt à Passy, quartier où Saint-Ogan devait passer sa vie ; très vite, le jeune Alain se passionna pour le journalisme au point que, vers 1907, il créa « Le Journal des Deux Mondes » dont les deux mille abonnés comprenaient Armand Fallières, président de la République. Elève de l'Ecole Nationale des Arts Décoratifs, encouragé par Benjamin Rabier, il voit ses dessins acceptés par « Le Matin », en 1913. Ce début de carrière fut stoppé par la guerre de 1914 à l'occasion de laquelle Saint-Ogan se porta volontaire. Après la fin des hostilités, il finit par être agréé par « Le Petit Journal » et par « L'Intransigeant », auxquels il collabora pendant vingt ans, ainsi qu'à « Dimanche Illustré », au « Charivari », à « Ric et Rac », etc.

En 1925, il crée pour « Dimanche Illustré » les personnages de Zig et Puce auxquels se joindra bientôt le pingouin Alfred ; c'est le succès, énorme, et Alain Saint-Ogan commence alors sa vraie carrière de dessinateur de Bande Dessinée, d'illustrateur et d'auteur. C'est alors un flot de personnages parmi lesquels Mitou et Toti et leur basset Serpentin, Prosper l'Ours, Monsieur Poche et son kangourou Salsifi, Touitou, Jakitou et tant d'autres. Grand événement, en 1933, commandité par Ovomaltine, il crée et dirige une revue pour la jeunesse, « Cadet-Revue », dont le succès témoigna de la conception intelligente bien adaptée à l'enfance de l'époque.

Mobilisé dans la défense passive en 1939, il se repliera à Clermont-Ferrand en 1940 et continuera son œuvre de dessinateur. Il poursuivra son activité jusqu'en 1958 continuant dans « France-Soir Jeudi » les aventures de Zig et Puce.

A la suite de l'amputation d'une jambe, il doit ralentir son activité, collaborant surtout quotidiennement au « Parisien Libéré » sous la forme de dessins humoristiques, genre dans lequel il excella toujours. Participe alors aux activités de la SOCERLID et de la SFBD, animant par sa présence expositions, réunions et conventions.

Repris longuement par sa maladie en 1973, avec issue fatale en juin 1974 sans avoir eu la joie de voir paraître l'album-hommage préparé chez Hachette par Henri Filippini, Claude Moliterni et d'autres admirateurs.

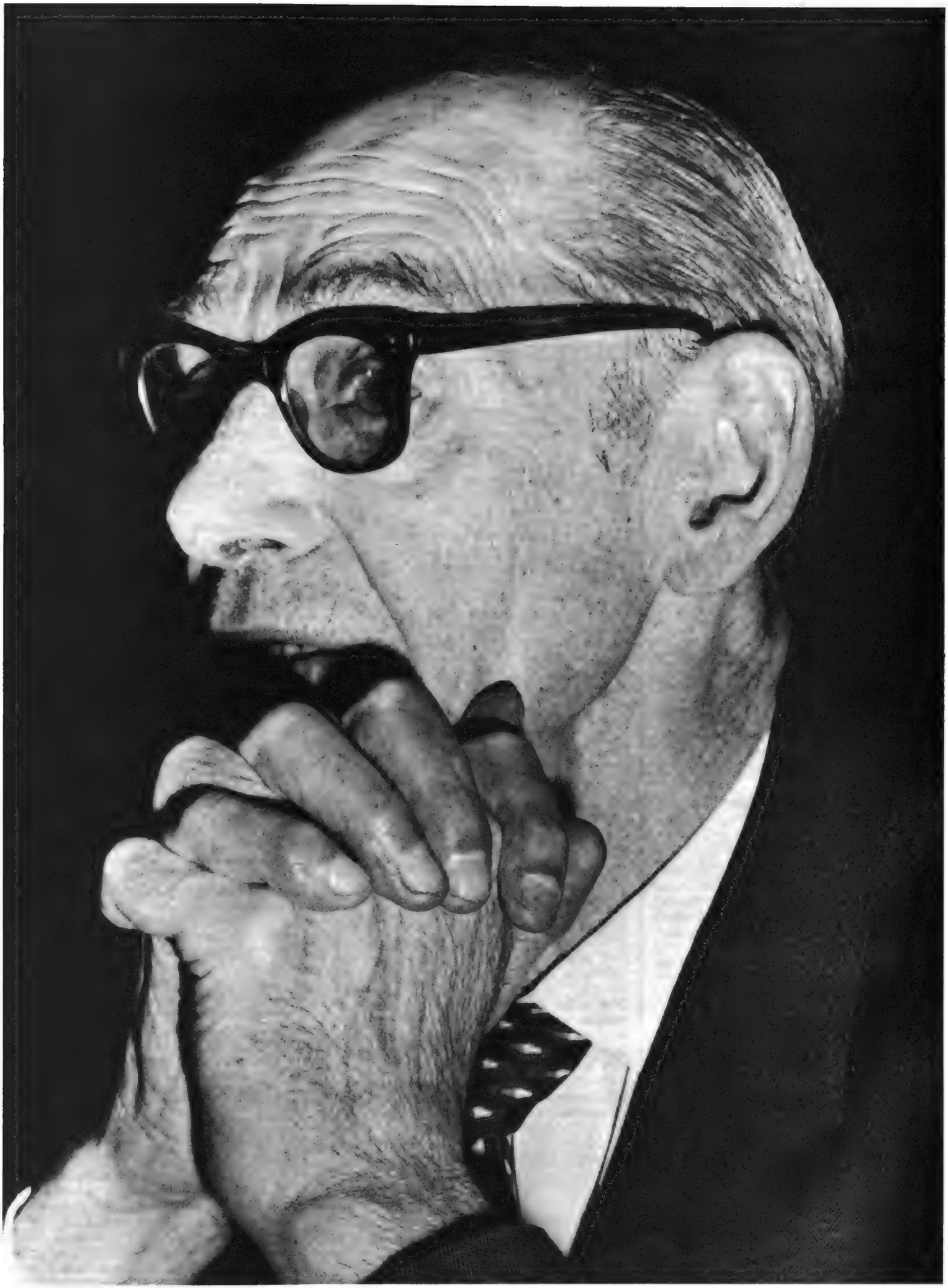
Homme distingué, homme sensible, rempli de gentillesse, de bonne humeur et d'humour, il destina pratiquement toute sa vie à distraire la jeunesse.

Créateur de personnages immortels de Bande Dessinée, illustrateur de grand talent, animateur à la radio, écrivain, auteur de dessin animé, Alain Saint-Ogan manifesta toute sa vie une activité débordante. Parti du style « Art Déco », il se créa très vite ce style personnel très particulier, aux personnages un peu dansants, que nous lui connaissons bien. Exploita toutes les ressources de la Bande Dessinée avec une très grande économie de moyens, une grande simplicité, mais avec aussi un sens très sûr de l'art narratif, du rythme dans la composition et avec un art très personnel des « trouvailles » techniques. Manifestant un sens très sûr des attitudes et de la pose, observateur attentif et impitoyable, quoique amusé et indulgent, il campa d'inoubliables scènes de rue.

Amateur de science-fiction, éprouvant un penchant certain pour le merveilleux féerique, il exploita largement ces deux domaines, tant en Bandes Dessinées qu'en récits ou en romans.

Homme d'une parfaite courtoisie, dessinateur complet, Alain Saint-Ogan, par sa disparition, laisse un vide énorme, tant dans l'art graphique que dans le monde de ceux qui le connaissaient et qui n'oublieront jamais sa haute silhouette ni l'univers délicieux qu'il avait su créer.

E. FRANÇOIS.



LE DERNIER INTERVIEW D'ALAIN SAINT - OGAN

J'ai rencontré Alain Saint-Ogan le 10 décembre 1973.

Le hasard me permit ainsi de réaliser la toute dernière interview professionnelle qu'il accorda, et ses ultimes photographies.

Le lendemain, il entrait à l'hôpital.

Il ne devait jamais en ressortir vivant. Dans son appartement de la rue de Passy, où il me reçut en présence de son frère Bertrand, je fis la connaissance d'un homme courtois, mais à l'aspect sévère, et presque intimidant. Pourtant très vite, le contact s'établit. Et la longue conversation que j'eus l'heureuse idée d'enregistrer, prend aujourd'hui d'autant plus de valeur, que très vite son état empira, et que les quatre opérations successives qu'il subit, rendirent bientôt impossible toute conversation suivie.

Il est de tradition, dans ce genre d'interview, de le remanier plus ou moins, pour les lecteurs. Volontairement, je n'en ai rien fait, voulant conserver à ces larges extraits, l'authenticité et les imperfections du document original.

J.-L. D. — Comment se présentait la Bande Dessinée à vos débuts ?

St-O. — Eh bien d'abord, la Bande Dessinée, en France, était alors réservée aux enfants. D'abord. Ensuite c'était un art mineur — je n'ai pas dit « inférieur », j'ai dit mineur — charmant et sans prétention.

Maintenant c'est devenu un art complet, entier, pour adulte...

J.-L. D. — Le neuvième art...

St-O. — ... Oui, mais je regrette un peu, un tout petit peu justement, cette transformation. Parce que la Bande Dessinée était, au début, un peu ce qu'était le feuilleton imaginé page par page, jour par jour... On mettait les héros dans une certaine situation, il fallait en sortir par une façon... pas absurde, mais extravagante. Et, dans le fond, il y avait une petite chute à la fin de chaque page.

Et puis il y avait aussi quelque chose, c'est que le dessinateur faisait tout à ce moment-là. Il faisait le scénario, il faisait les dessins, il faisait même la couleur, sur calque d'ailleurs, mais assez grossièrement parce que les procédés étaient beaucoup moins perfectionnés qu'aujourd'hui. Mais, d'un autre côté, cela avait une qualité que n'ont plus les dessins d'aujourd'hui, c'est-à-dire une homogénéité. Maintenant c'est trop.

Il y a le scénariste, il y a le dessinateur principal qui, dans le fond, ne fait que des silhouettes, les autos sont faites par un spécialiste, les maisons sont faites par un architecte, tant et si bien que cela ne va pas toujours très bien ensemble.

Mais il n'en est pas moins vrai que les dessinateurs actuels — écoutez je ne citerai aucun nom — sont très, très forts... très forts... Je dirais même que ce sont des conservateurs du dessin, ce qui n'existe pas beaucoup dans le dessin humoristique, et encore moins en peinture... où nous sommes en plein art abstrait... contre lequel je ne suis pas... dans le fond ça se soutient l'art abstrait... La musique, par exemple, est un art abstrait, incontestablement. Il n'en est pas moins vrai que c'est un art, peut-être même le premier de tous, car c'est le seul qui peut changer même votre manière d'être, momentanément. Il est certain que certaines musiques vous rendent sentimental, certaines musiques vous rendent gais... vous donnent envie de danser, et même le courage de mourir...

J.-L. D. — Mais vous ne pensez pas que cette minutie du détail apportée par les dessinateurs actuels correspond à une exigence de leur public ? Il est connu qu'Hergé, par exemple, a été obligé de moderniser, dans ses rééditions, ses voitures, ses avions...

St-O. — Nous sommes tout à fait d'accord, mais ce n'est pas exactement ce que je voulais dire. Si vous avez, par exemple, un dessin humoristique et des personnages qui sont dans une voiture, il faut que la voiture soit également humoristique... Il y a quelques années, quand on faisait une voiture dans un dessin, on se gardait bien de faire un modèle existant, parce que c'était alors considéré comme une réclame...

J.-L. D. — Vous regrettez donc que la précision d'aujourd'hui ait un peu détrônée la fantaisie d'hier ?

St-O. — ... Oui... de même que la tendance, dans le dessin actuel, à l'exagération caricaturale, contre laquelle je ne suis pas, quand elle est de bon goût... mais ce n'est pas toujours le cas...

J.-L. D. — Vous avez souvent abordé avec vos différents héros le fantastique et même la science-fiction, comment jugez-vous celle d'aujourd'hui ?

St-O. — Extrêmement ennuyeuse, à mon avis... parce qu'il y avait une époque où l'on pouvait supposer qu'il y avait des habitants sur la lune par exemple... On ne peut plus, maintenant qu'on y va... D'un autre côté, on pouvait imaginer un certain nombre de possibilités qui sont rendues, par l'état de la science actuelle, absolument impossible, tant et si bien que cela réduit énormément les possibilités. Prenez l'apesanteur : c'est une chose qui pouvait être amusante à une certaine époque, mais maintenant cela n'amuse plus personne... La vérité est qu'on se désintéresse aujourd'hui beaucoup de la réalité même de la science actuelle... les voyages dans la lune n'intéressent plus personne... ça devient d'une banalité désespérante... Alors il faut ajouter d'autres planètes, extrêmement lointaines, à des millions d'années lumière... tant et si bien que ça devient impossible... Alors il y a une surenchère continuelle... on ne se contente plus d'une hypothèse...

Prenez Wells, par exemple — je suis un grand admirateur de Wells —, il y a une hypothèse qui est valable, c'est l'Homme invisible, ou le Voyageur dans le temps, quoi que... quoi que... il y a une contradiction très grande dans le Voyageur dans le temps... j'ai d'ailleurs eu l'occasion de faire un article sur ce sujet — bien imprévu pour moi — dans « La Revue des 2 Mondes », pour démontrer justement l'impossibilité de retourner en arrière, pour une machine voyageant dans le temps... C'est assez compliqué à expliquer, mais je vais essayer.

Supposons par exemple, pour simplifier, qu'il parte un 1er janvier 1972 et qu'il arrive le 1er janvier 1973. Alors, à ce moment-là il descend et il passe un certain temps en 1973. Eh bien il est certain qu'il ne pourra plus jamais repartir, parce qu'il ne pourra plus jamais repasser par le temps où il était hors de sa machine...

. . . . . .

J.-L. D. — Mais tout cela nous éloigne un peu de la Bande Dessinée... Comment y êtes-vous arrivé ?

St-O. — Si vous voulez, j'ai commencé les dessins dans les journaux... d'ailleurs je continue encore dans le « Parisien Libéré », mais je dois dire que pour ce qui est de la Bande Dessinée, ça a commencé, parce qu'il y avait à ce moment-là un journal qui s'appelait « Dimanche Illustré », avec, dans sa double page du milieu, une histoire de Bicot, qui était une histoire américaine, et la Famille Mirliton, je crois, histoire américaine aussi.

En dernière page il y avait de la publicité. Mais il n'y avait pas toujours de la publicité. Tant et si bien que, pour remplir cette dernière page quand elle était incomplète, ils ont eu l'idée de me demander une histoire, en Bande Dessinée. Elle parut donc, pas très régulièrement, et j'allais très vite. L'histoire était d'une simplicité enfantine : deux gosses qui veulent faire fortune en Amérique — ça me paraissait être un sujet sur lequel tous les enfants ont rêvé —, alors évidemment, la première page, ils essayaient de partir, ils prenaient un bateau bien sûr, forcément, obligatoirement, le bateau faisait naufrage, forcément ils se réfugiaient sur une île avec des nègres... et puis ça eut brusquement tellement de succès que, du coup, on a débarqué la Famille Mirliton, on m'a mis au centre, à côté de Bicot, et qu'à ce moment-là à commencé véritablement l'histoire de Zig et Puce, parce que je me suis dit, il faut y aller beaucoup plus doucement... et en effet, puisque ça a duré quelque chose comme... près de quarante ans. Même la guerre n'a pas interrompu leurs aventures.

Après la guerre, ils ne paraissaient plus dans « Dimanche Illustré » puisque cet hebdomadaire n'existait plus, mais dans « Cadet-Revue », qui était un de mes journaux ; puis ça a paru à l'étranger... ça a paru dans des quantités de choses... en Belgique... au Canada... en Hollande... en onze langues quoi...

J.-L. D. — De tous les nombreux héros que vous avez créés, ce sont eux qui ont eut le plus de succès ?

St-O. — Oui... je ne sais pas pourquoi d'ailleurs.

J.-L. D. — Et pour quelle raison Puce a-t-il hérité de cette coiffure « piquante », et si originale ?

St-O. — Qu'est-ce que vous voulez... Pourquoi Tintin a-t-il une mèche sur la tête ?...

J.-L. D. — Oui, mais reconnaissez qu'il s'agit là d'une coiffure plus classique, plus banale...

St-O. — Ce fut une pure fantaisie de ma part, comme j'ai évidemment recherché le contraste obligatoire du grand maigre et du petit gros... C'est Don Quichotte et Sancho Pança... D'ailleurs ils ont évolué beaucoup, ils se sont assagis beaucoup... Ils étaient d'ailleurs extrêmement laids au début... progressivement, ils se sont affinés.

J.-L. D. — Et le personnage d'Alfred ?

St-O. — Le personnage d'Alfred qui a évolué aussi, est apparu assez rapidement, Zig et Puce ayant échoué au Pôle Nord. Il y a d'ailleurs deux ou trois erreurs là-dedans... ils rencontrent donc ce pingouin... or, première erreur, il n'y a pas de pingouin au Pôle Nord, c'est au Pôle Sud, ensuite ce n'est pas un pingouin mais un manchot, seconde erreur, qui est d'ailleurs signalée — c'est assez drôle — dans le Dictionnaire des Difficultés de la Langue Française.

J.-L. D — Et pourquoi ce nom d'Alfred ?

St-O. — Alors ça, cher Monsieur, il fallait bien lui donner un nom...

J.-L. D. — Oui, bien sûr, mais pourquoi avoir choisit celui-là ?

St-O. — Franchement, je ne sais pas... Donc à l'origine j'avais eu l'idée de faire manger un pingouin à Zig et Puce... et puis ce pingouin, je n'ai jamais pu le tuer... alors il est resté... et à ce moment-là, il a eut un énorme succès, il faut l'avouer... il a été mêlé à l'arrivée de Lindberg, on en a fait des fétiches et toutes sortes de choses... On en a même fait le sujet de pièces à « La Lune rousse », aux « Deux Anes », au « Théâtre du Petit Monde », un ballet au « Casino de Paris », etc., etc.

J.-L. D. — Et les noms de Zig et Puce ?

St-O. — Ça c'est pareil... on prend un nom parce qu'on prend un nom... ça sonnait bien... c'était heureux Zig et Puce...
J.-L. D. — Vous êtes donc arrivé à la Bande Dessinée par le dessin humoristique ?

St-O. — Oui, déjà je collaborais au « Dimanche Illustré » dans des dessins, car il y avait une page dessins humoristiques ; j'avais aussi collaboré à « L'Echo de Paris », à « L'Intransigeant » et beaucoup d'autres. Enfin j'étais déjà un... je ne veux pas employer un mot, mais enfin, un petit peu lancé...

J.-L. D. — Mais le dessin fut une vocation pour vous, ou un hasard dans votre vie ? Vous aviez suivi des études pour cela ?

St-O. — Non... Enfin j'ai été aux Arts Décoratifs, qui est devenu maintenant une grande école, ce qui me flatte beaucoup... Avant j'étais à l'Ecole Nationale des Arts Décoratifs, maintenant je suis un ancien élève de l'Ecole Supérieure des Arts Décoratifs... Mais je reviens à votre question : pourquoi le dessin ? Eh bien mon père était journaliste.

Or, étant enfant, je me suis amusé à faire un petit journal qui était distribué à mes petits camarades et qui était tiré d'abord à trois ou quatre exemplaires. Ils furent d'abord ronéotypés, puis lithographiés, parce que j'ai fini par avoir deux mille abonnés... et qui n'étaient pas tout le monde, puisque y figuraient Sarah Bernhardt et le Président Fallières...

J.-L. D. — Ciel !...

St-O. — Oui, c'est assez amusant, d'autant plus que comme ça coûtait vingt sous par an l'abonnement — c'était pas très cher — eh bien, malgré tout, l'Elysée m'envoyait régulièrement un franc... Quant à Sarah Bernhardt, elle m'avait écrit une lettre, que je n'ai plus d'ailleurs, malheureusement, car tout cela à disparu avec les guerres, où elle m'expliquait qu'elle n'avait pas l'habitude de payer des abonnements, mais qu'en échange elle m'enverrait des places...

J.-L. D. — Et vous aviez quel âge alors ?

St-O. — Une dizaine d'années... j'ai toujours eu la passion du journalisme et, dans le fond, le dessin a été pour moi une manière de m'extérioriser plus à ma portée qu'une autre... mais j'avais commencé par faire quelques articles.

J.-L. D. — De quel genre ?

St-O. — Historiques... Je dois vous dire que mon père était un érudit, et avait des quantités de notes... que j'ai copiées carrément et que j'ai portées au « Figaro Littéraire », qui les a prises... tant et si bien que j'aurais pu devenir un Alain Decaux si j'avais continué... mais je n'ai pas continué !

Je trouve qu'il y a une certaine poésie à collaborer dans un journal... cela fait voyager sur place, si l'on peut dire... non pas dans le temps, mais sur place... on fait un dessin, une œuvre, un article auquel le public ne va peut-être pas faire bien attention, mais qui demain, ou la semaine prochaine, se trouvera dans des trains, dans des hôpitaux, dans des châteaux ou dans des demeures plus modestes... vous ne trouvez pas que ça fait rêver ?...

. . . . . .

J.-L. D. — Et vos autres personnages ?

St-O. — Eh bien il y a eu Monsieur Poche qui, je crois, bien injustement, n'a pas eu le succès de Zig et Puce, et puis il y a eu Prosper qui, lui, a bien marché dans « Le Matin » et dont l'histoire est assez drôle :

Un jour, « Le Petit Journal » me demande un projet d'histoire.

Alors j'ai eu l'idée de faire « Le Pays des Animaux » où un petit garçon, montreur d'ours, se trompant de chemin, arrive au pays des animaux, où ceux-ci parlaient comme les hommes.

Je dépose donc ce projet au journal, huit jours se passent, pas de réponse, quinze jours se passent, pas de réponse, alors, agacé et furieux, j'y vais et je leur dis : « Puisque vous ne vous décidez pas, je reprends la page. » Or, ce soir-là, j'avais rendez-vous avec Pierre Descave et d'autres amis et je ne voulais pas risquer d'oublier ou de perdre ces dessins. Alors, ne sachant qu'en faire, j'ai eu l'idée, assez saugrenue, de les déposer a un ami qui travaillait au « Matin » en lui demandant de me les faire rapporter le lendemain par un cycliste.

Ce quotidien s'étant jusqu'alors refusé à faire paraître des dessins, il n'y avait vraiment là aucune intention de ma part. Or, le lendemain à midi, personne.

Je téléphone, toujours furieux — je ne décolérais pas dans ce temps-là —, pour apprendre qu'ayant trouvé les personnages amusants, mon ami les a fait passer, comme curiosité, de bureaux en bureaux... où ils ont fini par atterrir sur celui... du directeur... qui décida de les publier en bandes quotidiennes. Elles devaient paraître jusqu'à la guerre et être poursuivies, après la fin de celle-ci, dans « Ce Matin-Le Pays ».

J.-L. D. — Et comment l'idée de Prosper vous est-elle venue ?

St-O. — Tout simplement parce que j'aime beaucoup les animaux. Je trouve d'ailleurs que maintenant ils ne sont plus assez utilisés et bien injustement considérés comme trop enfantins.

Il y a d'ailleurs une autre histoire que, personnellement, j'aime beaucoup, je dois dire, ce sont les dix fascicules que j'ai faits en 1956 pour « La Vache qui rit » : « Au Paradis des Animaux ». Ils s'obtenaient en échange des bons que l'on trouvait dans les boîtes de fromage et, chaque semaine, les mêmes textes étaient lus à la radio. L'affaire s'est d'ailleurs faite d'une façon assez amusante.

Le père Bel, le directeur des fromageries, m'avait invité à déjeuner pour en discuter. Il me dit : « Alors, quelle est votre idée ? », et je lui réponds : « Eh bien, je mets la vache qui rit au Paradis des Animaux. »

« Mais alors, vous la faites mourir ? », m'objecte-t-il.

Heureusement, j'ai eu cette réponse géniale : « Mais pas du tout, je la mets dans l'immortalité. »
Il a beaucoup apprécié, et l'affaire a été conclue.

J.-L. D. — Mais qui fut l'inventeur de « La Vache qui rit » ?

St-O. — Eh bien c'est assez drôle, et oublié depuis, mais ce fut Benjamin Rabier qui inventa la marque et dessina la tête de cette fameuse vache. On m'obligea d'ailleurs à la respecter telle qu'elle fut créée et, le plus étonnant fut que, loin de me gêner, cette condition m'aida dans la composition des dessins... M'amusant à chercher où et comment j'allais pouvoir la placer...

J.-L. D. — Finalement, vous avez créé beaucoup de personnages de Bande Dessinée... ?

St-O. — Oui... mais il y eut aussi quelques essais plus ou moins heureux, dans des petites choses oubliées... dans de nombreuses petites histoires publicitaires qui étaient prévues pour seulement quelques semaines. D'autres qui durèrent des années, comme « Bob et Bobette » pour les chaussures Cecil... Ou bien des albums parus durant la guerre, dans la zone dite libre, et dont on ne parle pas assez alors que je n'en suis pas du tout mécontent. C'est, par exemple, le cas de « Crac et Boum », ces deux petits génies qui arrivent sur terre avec un tas de talismans dont ils ne savent pas se servir, ce qui leur occasionne bien des histoires...

J.-L. D. — En somme, vous avez dessiné des aventures que vous auriez peut-être aimé trouver dans les illustrés de votre enfance ?

St-O. — Sans doute. Quoi qu'il y avait de charmants journaux illustrés alors, comme « Les Belles Images », et d'excellents dessinateurs, comme G. Ri, tout à fait oublié maintenant, et que j'aimais beaucoup. Ses voyages interplanétaires étaient pleins de poésie, mais sans aucune science. Vénus était habitée par des jolies femmes, Mars par des guerriers, etc.

Mais, à mon avis, je regrette un peu cette époque-là... plutôt que la fausse science qu'il y a maintenant.

J.-L. D. — Vous suivez la Bande Dessinée actuelle ?

St-O. — Oui, mais justement... la plupart ne sont plus faites du tout pour les enfants et je ne crois pas, tout comme Hergé d'ailleurs, à la nouvelle formule de certains illustrés pseudo-intellectualo-politico-érotico et autre... Mais enfin il m'est difficile, personnellement, de pouvoir en parler...

J.-L. D. — Si l'on vous proposait aujourd'hui de poursuivre personnellement les aventures de Zig et Puce, accepteriez-vous ?

St-O. — Ah non ! maintenant, sûrement pas. Je n'accepterais pas.

Le dernier album que j'ai fait d'eux a dû paraître chez Hachette en 1952, et leurs dernières apparitions dans la presse fut dans les suppléments du jeudi de « France-Soir ».

Mais ce journal était terriblement mal imprimé. Alors j'étais furieux de cela, ce qui m'arrivait souvent — j'ai toujours l'air de vous dire, quand je vous raconte des histoires, que je suis toujours furieux — et je téléphone, en leur disant : « Eh bien, si c'est comme ça, je cesse ma collaboration... »

« C'est votre dernier mot ? » me demande-t-on.

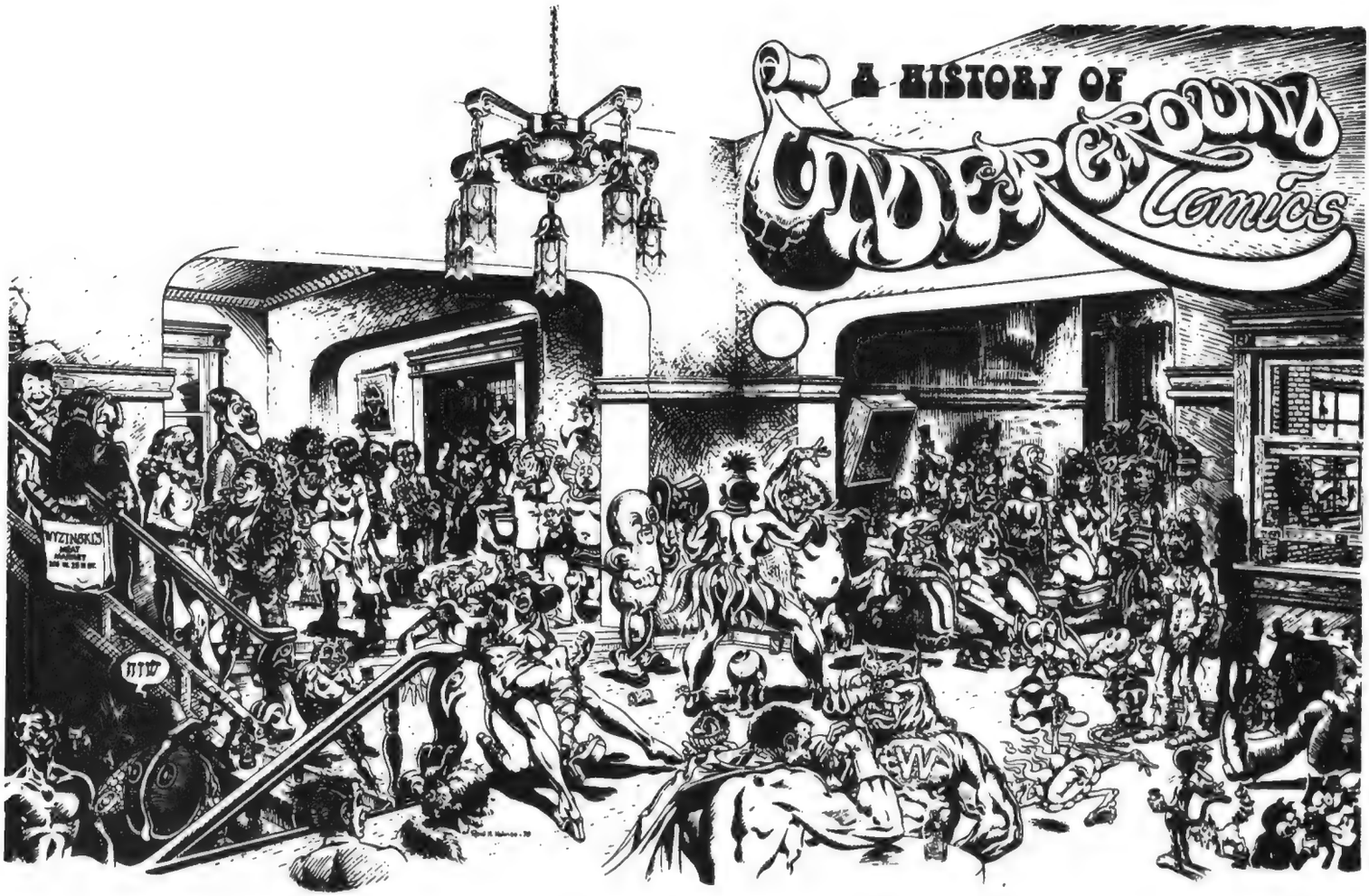
Je réalise alors très rapidement que si je ne change pas d'avis, quelques amis sauront que c'est moi qui ai donné ma démission, mais le gros public dira : « Bon, eh bien on a supprimé ça parce que ça ne plaisait pas... »

Alors, j'ai eu le sang-froid de répondre : « Non, ce n'est pas mon dernier mot... Vous allez encore m'entendre... »

Et le fait est... que sa voix, à travers les dialogues de ses personnages, continuera longtemps encore à nous charmer. Le propre des enfants n'est-il pas de prolonger à travers eux le souvenir de leurs parents ?

Alors, merci à Zig et Puce d'avoir, un jour de mai 1925, commencé — pour nous tous — une si belle histoire...

Jean-Louis DURHER.
(Tous droits réservés.)



A History of Underground Comix, énorme livre de Mark James Estren, marque une date, surtout si on l'associe avec les bruits récents (et justifiés) sur la mort de la bande dessinée underground en Amérique :
Un mémorial en somme.
Le moment de faire le point sur ces « comix » sauvages qui surgirent soudain, en dehors du Système, et qui prirent une telle importance que l'American Way of Life, ne pouvant les intégrer, les écrasa. Cinq ou six ans qui resteront comme un jalon essentiel et irréversible dans l'histoire des bandes dessinées et que nous tenterons de raconter au travers de deux maîtres et d'un survol général éminemment superficiel...

UN PRECURSEUR...

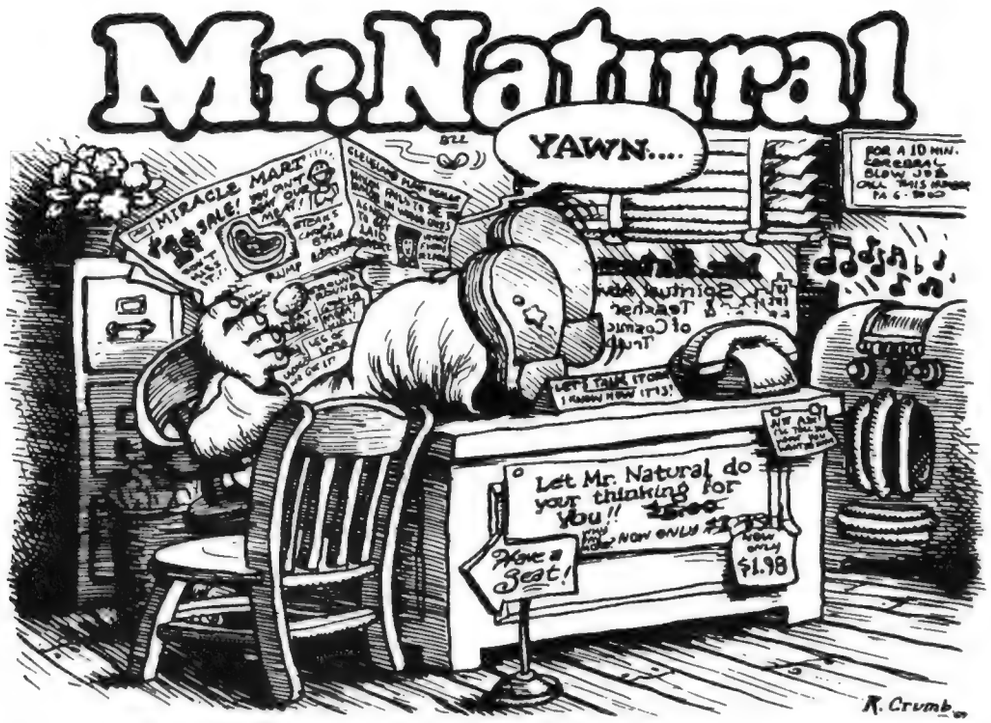
... Qui s'appelle **Harvey Kurtzman.**
Nous sommes après-guerre (la dernière, comme disent les optimistes). Il fait pour l'instant des livres d'enfants qui ne marcheront guère — avec un dessinateur français qui repartira bientôt dans son pays et qui, plus tard, écrira les scénarios d'une histoire de Gaulois et de potions magiques. En 1950, resté seul, Kurtzman crée Mad, le premier journal de bandes dessinées qui ne respecte rien, ni Mickey qui vomit à la simple idée de Minnie — une souris barbouillée de rouge à lèvres —, ni Batman vampirisé par son petit compagnon Robin. L'humour dévastateur de Kurtzman, qui s'est adjoint la plus fabuleuse équipe de dessinateurs qui soit — Wood, Davis, Elder — et aussi le délire des comics d'horreur publiés par la même maison (où l'on risquait, au mieux, de finir découpé en morceau, les pieds dans la poêle et la tête dans le freezer), tout ça va irrémédiablement marquer/traumatiser une génération de lecteurs. Parmi eux la plupart des dessinateurs underground. Mais Kurtzman, qui abandonne Mad, n'est pas au bout de ses peines. Il fonde Trump, Humbug, Help. Autant de magazines en avance sur leur époque, autant d'échecs parce que, justement, ils viennent trop tôt. Alors, comme il a une famille à nourrir, Kurtzman finira par créer pour Playboy la bande dessinée la plus luxueuse du monde, Little Annie Fanny...
Mais dans Help, justement, il donne leur chance à de petits jeunes : Jay Lynch, Art Spiegelman, Skip Williamson, Robert Crumb. Ceux-là même qui, un peu plus tard, vont créer la bande dessinée underground...
C'est pour ça qu'aujourd'hui la jeunesse américaine progressiste pardonne tout à Kurtzman, même de travailler à Playboy. Il aura fallu vingt ans pour qu'il trouve, enfin, ses lecteurs.

UN DESSINATEUR...

... Nommé **Robert Crumb.**
J'irais plus vite ici : je vous renvoie à l'excellente monographie publiée par Marjorie Alessandrini chez Albin-Michel.
Séquence : Crumb, aidé par son frère, Charles, qui dessine avec lui, et par sa femme, vendant au coin d'une rue, à San Francisco, un petit journal fait à la maison et qui ne ressemble à rien : un graphisme désuet qui rappelle les cartoonists du début du siècle et le dessinateur fou, Basil Wolverton, pas d'histoire au sens traditionnel : il se raconte, dans sa haine de l'establishement, ses désirs et ses peurs : Crumb en somme.
Il rencontre Clay Wilson qui est allé plus loin encore dans un graphisme faussement naïf, proche de la gravure sur bois : d'inextricables tableaux où il laisse déferler ses phantasmes les plus secrets, les rêves de viol et de meurtre d'un loubard irrécupérable... Crumb n'en revient pas, puis il abat ses dernières barrières mentales, laissant déferler, lui aussi, son inconscient : ensemble ils créent Snatch, ouvertement et volontairement pornographique.
Toute une jeunesse, du coup, se reconnaît en eux. Les margoulins, flairant la bonne affaire, commencent à imprimer, sans autorisation, des posters, des tee-shirts, des badges où l'on retrouve les personnages de Crumb, Fritz the Cat surtout, dont il a vendu les droits à un producteur et dont un dessin animé, désavoué par Crumb, a fait une super-star...
Alors Crumb prend un avocat, poursuit les margoulins. Il tue Fritz et il repart — silhouette passe-partout d'adolescent prolongé — sur les routes, avec ses carnets de croquis...

ET TOUT LE RESTE...

En vérité, tout est beaucoup plus compliqué : il y eut, en dehors de Kurtzman, d'autres influences : Disney bien sûr (et certains dessinaient exactement comme



lui, arguant qu'ils avaient été traumatisés dans leur enfance par la souris omniprésente), Carl Barks, le génial créateur d'Oncle Picsou, Wally Wood, Krazy Kat, etc.

Il y eut aussi — flower power — l'art psychédélique, les affichistes comme Giger qui dessinaient leurs visions « Stoned ». Ceux-là même qui rejoignirent Crumb dès le second numéro de Zap : Rick Griffin, ses surfs cosmiques et ses christs flippés, **Moscoso** et ses Mickeys daliniens qui, sans cesse, se métamorphosent sans rien dire de précis, Robert Williams et ses grouillements scintillants... Les drogués et les mystiques... Un courant qui se prolonge chez Jim Franklin, chez John Thompson qui paraphrase la Kabbale ou dans les strips déments de Shrier et de Sheridan.

La drogue, justement, est le parfait exemple de la liberté et du sérieux des dessinateurs underground qui cherchent à comprendre sans parti pris mais aussi sans indulgence leur époque : on a vu aussi bien un comix vendu au bénéfice de Thimoty Leary, le philosophe du L.S.D., qu'un pamphlet extraordinairement violent contre l'héroïne et qu'une petite plaquette réunissant des opinions pour ou contre la marijuana. De même un comix, « Facts of life », explique la contraception : ces gens en qui on a préféré voir des destructeurs, des clowns nihilistes, sont les seuls en somme, et dans tous les domaines, à chercher à améliorer notre vie par le canal de la bande dessinée.

Mais revenons en arrière, une fois encore, pour dire que, avant Crumb, il y eut d'autres comics, même si ils n'eurent pas autant de succès : « God Nose » de **Jaxon,** ou les aventures de Jésus Christ au service militaire de **Foolbert Sturgeon...** Que, dès 1959, un fanzine, Wild, crée Projunior, l'adolescent-type qu'après Crumb presque tout le monde allait dessiner et que, dans le même opuscule, débutaient Skip Williamson et Jay Lynch qui allaient créer le second magazine important : Bijou. Williamson, un des premiers à attaquer vigoureusement les politiciens, Lynch et ses deux héros, Nard'n Pat, le chat radical et son maître petit bourgeois...

Et puis, dès l'origine, il y a eu Gilbert Shelton. Shelton, qui avait fait ses débuts dans des journaux d'automobile en racontant les pitoyables aventures de **Wonder Wart-Hog,** le super-héros à tête de cochon... dès qu'il vit Zap galvanisé, il créa son propre journal, Fed'n Heads, puis la bande la plus drôle qui soit : les Freak Brothers ; trois ringards sympathiques qui rêvassent et magouillent pour trouver un peu de came. La deuxième bande après Crumb à avoir eu les honneurs d'une traduction française.

Et puis, tandis qu'il se passait tant de choses en Californie, New York ne restait pas inactif : un ancien loubard, Spain Rodriguez, racontait la saga de Trashman, héros radical de la guérilla urbaine dans le monde de demain... Un dessinateur, ancien illustrateur très influencé par Pogo, Vaughn Bode, utilisait la science-fiction pour raconter le monde d'aujourd'hui. Bien d'autres allaient suivre, et surtout une dessinatrice, Trina Robbins, qui utilisait les comics pour populariser les revendications du Women's Lib : les premiers comics entièrement féminins n'allaient pas tarder.

En fait, la richesse de l'underground est telle qu'un Pilote entier ne suffirait pas à en énumérer les diverses tendances : la preuve, le magazine banc d'essai Yellow Dog propose, dans chaque numéro, de nouveaux talents.

Myron Moose ou les bandes de Denis Kitchen renouvellent la B.D. d'humour tandis que Rand Holmes détourne la B.D. d'aventure classique. Legions of Charlie, de Greg Irons, écrit au lendemain du massacre de Mi-Lay, met en parallèle le destin de Charles Manson et celui du lieutenant Calley ! Truckin, de Georges Metzger, dit simplement les joies et les problèmes de ceux qui ont choisi de retourner à la nature. Binky Brown meets the Holly Virgin Mary, de Justin Green, décrit avec une acuité rare les phantasmes d'une adolescence perturbée. Inner City Romance, de Guy Colwell, raconte la virée fantastique au sortir de prison de trois amis : ceux qui s'abandonnent dans la drogue et le sexe, ceux qui choisissent l'engagement politique, autobiographique, comme nombre de comics underground et pas indignes d'Henri Miller.

Une seconde génération de dessinateurs est venue ensuite, davantage préoccupée par la manière de raconter, choisissant de préférence le biais de l'horreur ou de l'anticipation et faisant fréquemment référence aux mondes hallucinés d'Howard Phillips Lovecraft, mais il ne faudrait point voir là une démission : ces mondes futurs détruits parlent d'écologie, ces extra-terrestres nous disent la précarité de notre civilisation et l'absence de fondement des valeurs traditionnelles sur lesquelles nous nous reposons. Parmi les représentants de cette seconde vague, un artiste au moins restera comme l'un des plus grands créateurs du neuvième art : son refus des canons classiques, son extraordinaire habileté et ses recherches narratives ont immédiatement influencé nombre d'artistes de premier plan (même à Pilote, hé, hé !). Il s'appelle, n'oubliez pas ce nom, Richard Corben.

Tout allait bien, donc. Aux premières maisons d'éditions parallèles, The Print Mint, Rip Off, étaient venues s'ajouter Kitchen et Last Gasp : chaque grande ville, Chicago, New York, Los Angeles, San Francisco... avait sa ou ses maisons d'éditions. Les distributeurs et les marchands de journaux n'avaient plus peur de vendre Zap à côté de Superman, quand soudain,
un jour,
tout s'arrêta.

Le numéro 8 de Bijou, numéro d'adieu où, sous une couverture de Kurtzman, les grands de l'underground se parodiaient les uns les autres, s'ouvrait sur un éditorial désespéré : il expliquait que les nouvelles lois sur la pornographie, édictées par la Cour Suprême, condamnaient, à plus ou moins long terme, l'underground à mort, que déjà certains étaient inquiétés, que les distributeurs, effrayés, laissaient tomber, bref, que, si on ne faisait rien, l'underground allait mourir.

Bien sûr, en dehors de ça, il y avait d'autres raisons au reflux soudain. Parmi les grands du début, certains s'étaient tournés vers d'autres médiums. Le succès aidant et les éditeurs se refusant à appliquer les critères de valeur de l'Establishement, on vit apparaître nombre de dessinateurs qui n'avaient rien à dire ou qui le disaient mal. Certains étaient simplement des margoulins qui croyaient trouver là le moyen de gagner davantage. Le papier commençait à manquer. La gestion s'avérait souvent insuffisante : le succès avait été trop rapide. Certains dessinateurs « normaux » avaient subi l'influence de l'underground, certains même

commençaient à y travailler et, comme les dessinateurs underground s'assagissaient parfois, à la recherche d'une qualité professionnelle, les différences devinrent moins perceptibles. D'autant plus que les éditeurs officiels commencèrent à faire appel à eux et à les publier... En somme c'est son succès qui a tué l'underground...
Tué ?
Mais il n'est pas mort !
Tant pis pour les détracteurs ravis de l'enterrer.
Il est trop tard.
L'existence même de l'underground a transformé la mentalité d'un certain nombre de lecteurs et d'auteurs, en profondeur. Et peut-être est-ce seulement que nous entrons dans une autre phase :
Autour de Jay Lynch quelques dessinateurs viennent de fonder une coopérative d'édition, se promettant bien de ne pas refaire d'erreurs.
Denis Kitchen accepte l'argent des trusts et de travailler dans le cadre de l'édition traditionnelle, mais il prépare un magazine où, dit-on, il ne fera aucune concession.
Etc.
Récupération ?
Peut-être.
Peut-être pas.
Quand Corben paraît dans Creepy, il fait la même chose qu'avant, exactement, et Crumb pourrait paraître dans le « Saturday Evening Post » sans rien perdre de sa virulence.
Ils ont créé autre chose, de nouvelles manières de dire pour dire autre chose. Ils n'ont jamais méprisé le lecteur. Ils lui ont parlé comme à un ami lointain, ne lui cachant rien de leurs émerveillements, de leurs désirs et de leurs peines.
Et chaque fois qu'ils ont pu, ils ont tiré le signal d'alarme.
Les imbéciles ont cru qu'ils chahutaient. Mais il y avait toujours une raison.
L'underground :
Un raz de marée venu de Californie qui n'en finit pas de déferler sur tous les rivages du monde.

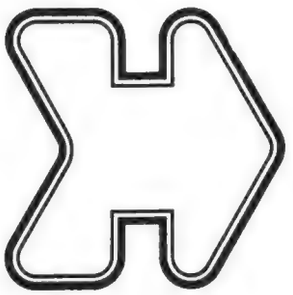
J.-P. DIONNET.

13-22 SEPT. 74

DANS LE CADRE DE LA FOIRE DE CHAMBERY, LE CERCLE DES AMIS DE LA BANDE DESSINEE PRESENTE

CHAMBERY-COMICS 74

AUDIOVISUEL - SIGNATURES D'ALBUMS - EXPOSITION



LUCCA DIECI salone internazionale dell'animazione 28.29.30 ott. salone internazionale dei comics 1.2.3 nov. mostra mercato 27 ott. 3 nov.

segreteria

00145 ROMA
(ITALIA)
VIA F. DOMIZIANO, 9
TEL. 5404813

PROGRAMME

Pour son dixième anniversaire la manifestation organisée par la ville de Lucca se présente cette année comme la plus importante expression de la Bande Dessinée internationale. Le Comité Organisateur de LUCCA 10, en collaboration avec les differentes institutions et associations culturelles italiennes et étrangères, a préparé le programme général pour cette année avec une plus large participation internationale.

LUCCA 10 se deroulera du 27 octobre au 3 novembre 1974 et se divisera en trois parties: premièrement, le **SALON INTERNATIONAL D'ANIMATION (28/29/30 oct.)**, deuxièmement le **SALON INTERNATIONAL DE LA BANDE DESSINEE (1/2/3 nov.)** et troisièmement l'**EXPOSITION-MARCHE INTERNATIONAL (du 27 oct. au 3 nov.).**

LUCCA 10, qui a lieu dans la ville toscane, est organisé par l'**Archive International de la Presse de Bande Dessinée de l'Institut de Pédagogie de l'Université de Rome**, par le **Centre Iconographique des Etudes-Immagine** associé près de l'**Institut de Pédagogie des Comunications de Masse** de Rome, par le **Centre National du Film pour la Jeunesse** de Rome, par le **Centre National du Film** par la **Societé Civile d'Etudes et de Recherches des Litteratures Dessinées** de Paris, par la **Municipalité**, l'**Administration Provinciale** et le **Bureau de Tourisme** de la ville de Lucca et par la Province Toscane avec la collaboration de l'**Institut Britannique du Film** de Londres, par la **National Cartoonists Society (N.C.S.)** de New York, par l'**Associazione Italiana Cartoonists e Animatori (A.I.C.A.)**, par l'**Institut pour la Diffusion du Cinéma d'Animation** de Milan avec le patronage de l'**Institut de Pédagogie de l'Université de Rome** et de l'**Institut National L.U.C.E.**

Par ailleurs, le **Salon International du Film d'Animation** est patronné par l'**ASIFA (Association Internationale du Film d'Animation).**

PROGRAMME (sous résèrves)

SALON INTERNATIONAL DU FILM D'ANIMATION (28/29/30 octobre)

- Revue de la production internationale de 1973/74;
- Exposition historique nationale consacrée à la Tchécoslovaquie;
- Rétrospective de l'oeuvre de l'artiste Bob Godfrey;
- Rétrospective de l'oeuvre de l'artiste Paul Grimault;
- Panorama de la production italienne 1973/74.

Une Commission a selectionné, après vision d'une grande partie de la production internationale du cinéma d'animation, les films qui seront presentés à Lucca 10. Pour tous les films presentés, il sera remis un diplome de participation. Ce sont les critiques accredités au Festival de LUCCA 10 qui designeront l'auteur et le producteur du meilleur film d'animation italien. Un prix de 500.000 lires sera remis au lauréat.

SALON INTERNATIONAL DE LA BANDE DESSINEE (1/2/3 novembre)

- Panorama international de la production 1973/74 (conférences avec diapositives);
- Table Ronde sur "La Production Internationale de la Bande Dessinée des années '70";
- Rencontres internationales entre auteurs et éditeurs;
- Cinéma et Bande dessinée;
- Hommage à Lotario Vecchi;
- Dix Années de Lucca: les Yellow Kids;
- Assignation par un Jury International du "Yellow Kid" de Lucca 10 et du prix "Torre Guinigi" de la Municipalité, aux meilleures bandes dessinées produites entre novembre 1973–octobre 1974;
- Assignation par le Comité-Directeur de Lucca 10 du prix "Special Yellow Kid" dédié à "une vie dédié à la B.D.";
- Remise du prix "Yellow Kid" par la critique à travers une référendum entre tous les membres du congrès de Lucca 10 à l'oeuvre, à l'auteur ou à l'éditeur qui se soit le plus distingué en 1974.

EXPOSITION–MARCHE INTERNATIONAL (du 27 octobre au 3 novembre)

Un pavillon couvert, specialment aménagé, pour les Congressistes et le public, sera installé sur la Place Napoléon à Lucca où sera presentée la production éditoriale et commerciale du cinéma d'animation et de la Bande Dessinée. Pendant ces huit jours le **PAVILLON** accueillera aussi le **MARCHE DES ANTIQUAIRES DES BANDES DESSINEES (USA – France – Belgique et Italie).**

THEME DE L'EXPOSITION "ORIGINAUX DU MONDE ENTIER".

Cette année, l'exposition de Bandes Dessinées sera dédiée aux auteurs du monde entier qui pourront participer en envoyant un original de leur bande dessinée. Ces envois se feront à travers la maison d'éditions les representant qui les trasmettra directement au directeur du Salon.

Nous sommes déjà assuré de la participation de noms les plus importants du monde des comics et du cinéma d'animation.

Un **BUREAU DE PRESSE** et un **BUREAU "RELATIONS PUBLIQUES"** seront ouverts.

Durant les reunions en la salle du Theatre du Giglio fonctionnera un service de traduction simultanée. Français, anglais, espagnol et italien seront les langues officielles.

Tout a été mis en oeuvre pour rendre encore plus efficace que l'année precedente l'accueil des Congressistes.

Un service gratuit de voiture sera assuré par la Municipalité, pour faciliter les liaisons entre les hotels.

Pour toutes informations:

SECRETARIAT DE LUCCA 10 – Via Flavio Domiziano, 9 00145 Rome (Italie) – Tel. 5404813.

DICKINSON (Geoffrey) G.B.
Dessinateur anglais, auteur de la série humoristique « *Liberty Bodiss* », consacrée au mouvement de libération de la femme, et qui paraît actuellement dans « Punch ». P.C.

DICK'S ADVENTURES IN DREAMLAND (U.S.A.)
© K.F.S.
En décembre 1945, *W.R. Hearst* suggérait au scénariste *Max Trell* et au dessinateur *Neil O'Keefe* de créer une série qui raconterait l'histoire d'Amérique, et en particulier la jeunesse de ses héros. Cela devait s'appeler « Dick and his Dad », mais sortit finalement en janvier 1947 sous le titre : « Les aventures de Dick au pays des rêves » ; titre trompeur, car le rêve n'est qu'un procédé pour que le héros de cette série historique ne soit pas ancré à une seule époque. Dick rêve qu'il participe à la découverte de l'Amérique, aux exploits de Daniel Boone, à la guerre hispano-américaine dans les Rough Riders de Theodore Roosevelt, etc. Paru en Belgique dans « *Story* » (« Dick Alden ») et en France dans « *Donald* ». P.C.

DICK TOBER (E)
© Bruguera
Création de *Francisco Hidalgo* sur scénario de R. Acedo en 1951 pour le journal « El Alcotan », puis pour « Nuevo Coyotto » jusqu'en 1953. H.F.

DICK TRACY (U.S.A.)
© Chicago Tribune - N.Y. News
Un des monuments des *comics*, Dick Tracy fut la première bande dessinée policière. Réalisé par *Chester Gould* (texte et dessin), il apparut le 4 octobre 1931. Gould voulait l'appeler « Plainclothes Tracy » (« Plainclothes » signifie que c'est un inspecteur en civil) mais *J.M. Patterson*, directeur du Chicago « *Tribune* », le baptisa Dick Tracy ; Dick est à la fois le diminutif de Richard et un mot d'argot signifiant « détective ». Alors comme aujourd'hui, Gould était poussé par l'indignation contre la prospérité du crime aux Etats-Unis ; « Dick Tracy » résulte de la Prohibition et des triomphes du gangstérisme pendant les années vingt. Au début de la série, Dick entre dans la police, révolté par le meurtre du père de sa fiancée et par l'enlèvement de celle-ci. Depuis, implacable, incorruptible, il traque sans relâche les criminels. L'action se passe à Chicago, qui n'est jamais nommé, mais dont on reconnaît certains édifices. Policier officiel et non détective privé ou justicier solitaire en marge des lois, Tracy est environné de nombreux personnages : son ancien supérieur, le chef Frandon, ses adjoints — *Pat Patton* puis *Sam Catchem* —, sa collègue *Lizz*. Dès 1932, il adoptait un gamin, *Junior*, mais il attendit l'épidémie de mariages des années quarante dans les comics pour épouser sa fiancée *Tess Trueheart* (1949, cf. Bonny Braids). Junior, à son tour, se maria en 1964 (cf. *Moonmaid*). Une des originalités de « Dick Tracy » réside dans la fusion parfaite entre un côté documentaire très poussé (Gould a ses entrées à la police de Chicago), où l'on voit les enquêtes se développer avec réalisme, où l'on suit la routine du métier — surveillance, filatures, interrogatoires — ainsi que les méthodes de police scientifiques et, d'autre part, des scénarios extraordinaires par leur suspense, l'habileté de leur construction complexe, leurs inventions diaboliques et la galerie de monstres qui y apparaît. « Dick Tracy » fut la première bande à montrer la violence, la cruauté du crime (aucune ne l'a d'ailleurs égalée). Chester Gould veut détruire le prestige du hors-la-loi : il le montre féroce, cupide, traître à ses complices, souvent peu intelligent, et il exprime tout cela par une laideur physique extraordinaire. La fin de ces gangsters est en général atroce : empalé sur un mât de drapeau, brûlé dans une cheminée d'usine, haché par la chute de plaques d'acier... Un dessin d'un expressionnisme brutal, avec des noirs massifs, renforce l'impact de la bande. Série militante, qui fait campagne depuis des années contre le gâtisme de la justice et d'une législation qui reconnaît tous les droits à l'assassin et aucun à la victime, « Dick Tracy » est haï par les « intellectuels » américains, mais il avait, en 1968, plus de cent millions de lecteurs dans huit cents journaux... Il a suscité un feuilleton radiophonique, des dessins animés et neuf serials, de 1937 à 1952, où Dick Tracy était interprété par Ralph Byrd. Il paraît en Italie dans « *Linus* ». Cette œuvre, très américaine et très noire, a toujours effrayé le public français (premier essai de publication, avant la guerre, dans le « *Journal de Toto* »). P.C.

DICKSON (Don) U.S.A.
Dessinateur américain des années trente, auteur de la bande d'aventures « *Sgt. Stony Craig* » (en France, « Sergent Courageux »). P.C.

DICK TURPIN (G.B.)
C'est Francis Robinson qui réalise cette série en 1939. Bande dessinée de cape et d'épée dans la tradition des Trois Mousquetaires. Dick Turpin est un bretteur hors pair et sa légende le fait connaître dans l'Angleterre tout entière. En France, les aventures de Dick Turpin ont paru dans divers titres des Editions *Mon Journal*. C.M.

DICKY L'INTREPIDE (Fr.)
© Ed. Mondiales
Création humoristique de *Robert Moreau* pour *l'Intrépide* en 1956. Les aventures d'un petit bonhomme inventif et débrouillard dans un univers tout en rondeur cher au dessinateur Moreau. Dicky, au cours de ses nombreuses tribulations, fera mille métiers et devra affronter tout un éventail de « méchants ». D'abord publiées dans *l'Intrépide* en longues séries à suivre, Dicky connaîtra ensuite le récit complet dans diverses publications portant son nom. Il disparaît vers la fin des années soixante après la publication de plusieurs milliers de pages. H.F.

DICKY, le fantastic (Fr.)
© Ed. Mondiales
Publication mensuelle de format de poche, de soixante-huit pages, éditée par les Editions Mondiales dès janvier 1957. Au sommaire, les aventures de *Dicky* de *Robert Moreau*, « *Expédition Gromulus* » d'*Erik*, Tip le Hardi, diverses séries venant de l'*Intrepido* italien, etc. La revue, après avoir pris un format plus grand, paraît jusqu'en 1963. Ensuite, sous le même titre, les Editions Mondiales présentent dans des albums bisannuels les aventures de Dicky, et cela jusqu'à la fin des années soixante. H.F.

DIDINE (Fr.)
Héroïne de *Jean Trubert* pour le dessin et E. Barnaud pour le scénario, publiée d'abord dans *Femmes d'Aujourd'hui* puis sous forme d'albums par O.V.I.P. jusqu'au début des années soixante. Pensionnaire chez la Mère Joelle dans un de ces petits villages chers à Trubert, Didine est une jeune fille qui, en compagnie de jeunes garçons, Mousse et Boule, vit des aventures tragi-comiques où se mêlent inventions étranges, mystère et gags. H.F.

DIDOU (Fr.)
© Ed. G. Ventillard
Didou est un petit garçon espiègle qui mérite fort bien le sous-titre de ses aventures « enfant terrible ». Son pauvre père passe son temps à le raisonner, hélas ! sans grand résultat. Cette bande dessinée a été créée par *R. Marc* pour le *Hérisson* pour ensuite paraître dans les pages des journaux de *Bibi* et des *Pieds Nickelés*. H.F.

DIEGO (B)
© Ed. Dupuis
Bande dessinée d'aventure publiée par *Spirou* en 1962-64, dessinée par *Herbert* sur un scénario de *Charles Jadoul*. Diego est un adolescent qui vit ses aventures au temps des conquistadores, dans un pays aux mille pièges fort bien mis en images par Herbert ; l'on peut regretter l'abandon de cette série après deux épisodes. H.F.

DIEGO VALOR (E)
C'est l'un des plus fameux personnages de science-fiction de la bande dessinée espagnole. C'est un héros démarqué du *Flash Gordon* d'*Alex Raymond ;* depuis sa création en 1941, il s'est personnalisé au fil de ses différents dessinateurs. C'est Francisco Blanes qui le crée pour Mis Chicas et pour *Chicos.* Ce sont ensuite *Buylla,* puis Bayo qui la poursuivent jusqu'à sa disparition en février 1964. Diego Valor a été publié dans sa propre revue tirée à 125 000 exemplaires dès 1954, puis dans « Historietas de Diego Valor » jusqu'à sa disparition. Le succès fut tel que la radio espagnole en a fait un feuilleton quotidien. H.F.

DIELETTE (Fr.)
Auteur d'histoires pour les fillettes des années cinquante. La signature de Dielette se retrouve surtout dans « *La Semaine de Suzette* », « *Ames Vaillantes* », etc., où elle écrit des histoires gentillettes mises en images par *A. d'Orange, Pichard, Manon Lessel,* etc. H.F.

DIET SMITH (dans « Dick Tracy »)
© Chicago Tribune
Industriel richissime, enthousiaste, généreux et quelque peu original. Ami de *Dick Tracy,* auquel ses laboratoires ont fourni nombre de gadgets scientifiques. Apparu en 1946. P.C.

DI GENNARO (Aldo) It.
Dessinateur italien dans le « *Corriere dei Piccoli* » au cours des années soixante : il illustre de très nombreux feuilletons et nouvelles, et réalise aussi des bandes dessinées, créant en particulier les personnages de *Teddy Teller* et de *Forte Braccio* (1967). Di Gennaro travaille toujours au Corriere comme illustrateur, dessinant à l'occasion un récit complet dans la série « Fumetto Veritas ». P.C.

DI GIACOMO (Franco) It.
Critique de bandes dessinées collaborant à la revue *Linus.* Son premier article sur Topolino est publié dans le numéro 12 de Linus, en juin 1967. Il publie ensuite une étude intéressante sur les bandes dessinées anglaises des origines aux années trente (Quaderno dei problemi della Pedagogia N° 9). C.M.

DILLE (John F.) U.S.A.
Président d'un *syndicate* (agence de presse) de Chicago, la John F. Dille Company (devenue ensuite le National Newspaper Syndicate), ce journaliste et homme d'affaires est à l'origine de la première bande de science-fiction, « *Buck Rogers* ». C'est lui qui eut l'idée d'adapter les deux nouvelles de *Philip Nowlan,* « Armageddon, 2419 A.D. » et « The Airlords of Han » parues en 1929, et qui transforma le nom du héros d'Anthony Rogers en Buck Rogers, plus percutant. J.F. Dille est mort en 1957. P.C.

DIMANCHE ILLUSTRE (Fr.)
Hebdomadaire de variétés paru de 1923 à 1944 et qui s'appela d'abord — et pour peu de temps — « Excelsior-Dimanche ». Il a eu un rôle essentiel dans l'histoire de la bande dessinée en France. En effet, dans ses seize pages, à côté de reportages, d'articles, de curiosités, de nouvelles (Conan Doyle, Kipling, etc.), il introduisit dès le début deux séries américaines, en grand format : « *The Gumps* », rebaptisée « La Famille Mirliton », et les planches du dimanche de « *Winnie Winkle* », sous le nom, vite célèbre, de « Bicot ». C'était la première apparition prolongée de séries américaines en France ; toujours en France, c'était le premier emploi systématique du *ballon,* à l'exclusion du texte sous l'image. S'inspirant de cette technique, *Alain Saint-Ogan* y créait « *Zig et Puce* », première bande française moderne. Elle parut dans « Dimanche illustré » de 1925 à 1934, suivie par « *Monsieur Poche* » (1934-1937) et « *Irmine* » (1937-38), aussi d'Alain Saint-Ogan. P.C.

DI MARCO (Angelo) Fr.
Dessinateur français d'origine italienne. Il débute avec *Cino Del Duca* en illustrant des nouvelles dans ses diverses revues ; c'est dans l' « *Intrépide* » qu'il reprend le personnage de *Rock l'invincible* en 1962 ; pour Télé 7 Jours il met en images le feuilleton télévisé « *Ivanhoé* ». Puis avec l'arrivée de *Télé-Poche* en 1966 il reprend le personnage du « *Petit-shérif* » et ensuite une version dessinée des « *Trois Mousquetaires* » de Dumas. En 1970, c'est lui qui reprend le fameux *Nasdine Hodja* dans *Pif Gadget* sur scénario de *Roger Lecureux.* Pour l'éphémère « 5 colonnes à la une », il donne « *Sébastien* parmi les hommes ». Enfin, en 1972 il reprend à *Walter Fahrer* la bande quotidienne « *Janique Aimée* » pour le compte d'*Opera Mundi.* Mais, Angelo Di Marco est aussi un illustrateur fameux, spécialisé dans le dessin au lavis. Il a collaboré à « Noir et Blanc », « Ici-Paris » et collabore encore actuellement à « Détective », « Nostradamus » et « France-Dimanche ». Malgré une carrière très variée, Di Marco connaît un beau succès, il est cependant dommage qu'il n'ait pas réussi à imposer un personnage bien à lui. H.F.

DIMPLES (U.S.A.)
© G. Drayton
Bande dessinée créée par la *cartoonist* et illustratrice de livres d'enfants *Grace Drayton* vers 1914. Dimples (« Fossettes ») est une petite fille de quatre ou cinq ans qui vit dans une campagne idyllique, encore embellie par son imagination nourrie de contes de fées. La même inspiration a présidé à une autre série de Grace Drayton, « Dolly Dimples and Baby Bounce » (1931-32). P.C.

DIMPRE (Henri) Fr.
Plus qu'un auteur de bandes dessinées, Henri Dimpre est surtout un illustrateur fameux d'ouvrages pour la jeunesse. On ne compte pas les livres dont il est l'illustrateur chez Fernand Nathan, Rouge et Or, *Hachette,* etc. Il a cependant collaboré à des revues pour la jeunesse et surtout à *Pilote* où il a livré le premier *Pilotorama* dans le numéro un du journal en octobre 1959. Après avoir donné près de deux cents pilotoramas, il illustre des récits complets historiques dans le même Pilote. Henri Dimpre est mort au début de 1972. H.F.

DINAMUTA (It.)
Bande dessinée créée par *Walter Molino.* Cette série retrace la guerre de Sécession. Dinamuta est un jeune officier qui se bat comme un lion pour la cause qu'il soutient. C.M.

DIN DAN (E)
© Bruguera
Publication hebdomadaire éditée en Espagne par *Editorial Bruguera.* Après une première série dès l'après-guerre, la formule actuelle voit le jour en 1966. Au sommaire de ce journal de trente-deux pages en couleurs : *Galax* de *Fuentes Man,* Rompe-techos d'*Ibanez,* Zipi y Zade d'*Escobar,* Pascual de Nadal, Don Isotopo de Manuel Vasquez... des récits d'aventures de *Buylla,* Escandell, Castello, etc., et *Achille Talon* qui, en Espagne, s'appelle « Aquiles Talon ». H.F.

DINEUR (Fernand) B
Fernand Dineur est dessinateur et scénariste. Son premier personnage « *Tif* » apparaît dans le numéro 1 de *Spirou,* le 21 avril 1938. Peu après il est rejoint par celui qui va devenir son compère : Tondu.

Pendant dix années, il dessine cette série. En 1949, il publie six épisodes dans « *Héroic-Albums* » avec pour héros les mêmes *Tif et Tondu*. Ensuite, il cède les droits aux *Editions Dupuis*. C'est *Will* qui reprend les personnages. Dans *Moustique*, en 1938, il signe une bande dessinée, les aventures de Prosper. En 1939 il publie dans Spirou « Bip, Rip, Fitt et Jop ». Certains critiques le considèrent comme l'inventeur de la formule de l'énigme policière avec les « Enquêtes de Flup » (*Spirou* en 1939), *Furette* détective (dans *Bimbo* en 1945). *Ric Détective (Héroic-Albums* en 1948). En 1945, il crée « *Poupette le clochard* » dans *Jeep*. En 1949, il dessine des gags en une demi-planche : « le Baron Louf » pour Héroic-Albums. Il écrit le scénario d'*Attila* dessiné par *Fernand Cheneval* pour Héroic-Albums en 1950. Dans Héroic-Albums toujours, il reprend un personnage qu'il avait créé pour *le Soir : Nant*, un policier, d'abord en texte illustré puis, dès 1956 en bande dessinée à suivre. C.M.

DINGBAT FAMILY (The) U.S.A.

Strip humoristique de *George Herriman* commencé en 1908 : série d'apparence « classique » sur les incidents comiques de la vie d'un ménage. Mais déjà Herriman y montre son talent pour l'humour absurde et l'étrange : la vie quotidienne des Dingbat est bientôt dominée par les agissements extraordinaires, bruyants et néfastes, des locataires du dessus, qu'on ne voit jamais. Le strip fut alors rebaptisé « The family upstairs ». D'autre part, les Dingbat avaient un chat, persécuté par une souris, qui eut, à partir de 1910, un petit strip personnel sous celui des Dingbat (il figurait d'ailleurs, plus ou moins, leur cave, ou un espace sous le plancher). En 1911, ce strip annexe devient indépendant, avec son propre titre, vite célèbre : « Krazy Kat and ignatz ». P.C.

DINGLEHOOFER UND HIS DOG ADOLPH (U.S.A.)

© **K.F.S.**

Bande complémentaire des *Katzenjammer Kids* de Knerr. Dans son livre « *The comics* », *Coulton Waugh* la croit récente en 1946, mais Dinglehoofer existait déjà en 1927 et a dû apparaître en 1925-26. Comme le titre le laisse supposer, il s'agit d'un Germano-Américain, un brave gros bonhomme très gentil, et de ses petites aventures en compagnie de son neveu Mickey et de son chien Adolph, qui fut d'abord un bouledogue jaune puis un basset : le chien était la véritable vedette de cette série à l'humour gentil, bien différente des féroces Katzenjammer (Pim, Pam, Poum). Dinglehoofer semble avoir disparu à la mort de Knerr en 1949. Paru d'abord en France dans le « *Journal de Mickey* » (1935) sous le titre : « Les Durondib et leur chien Adolphe ». P.C.

LOOK! A LETTER FROM OTTO SCHMALTZ! HE VANTS I SHOULD COME UND TAKE CARE UF HIS FARM VHILE HE ISS AVAY!
GEE! A REG'LAR FARM WITH DUCKS AN' CHICKUNS AN' SUCH?

DINGODOSSIERS (les) Fr.

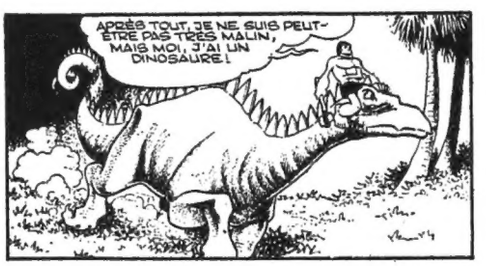
© **Dargaud**

Les Dingodossiers sont pour le journal *Pilote* le point de départ vers un nouveau style. Cette longue série présentée chaque semaine sur une double page est en effet l'origine de la formule 1968 de Pilote. C'est en 1965 que *René Goscinny*, pour le texte, et *Marcel Gotlib*, pour le dessin, ont entrepris cette série qui tournait en dérision tout ce qui fait notre vie de tous les jours, de la voiture aux vacances en passant par l'école, le travail... Avec les Dingodossiers sont apparus des personnages chers à Gotlib comme l'élève *Chaprot*, la petite souris du bas de page, etc. Deux albums ont été publiés aux Editions *Dargaud* dans la collection Humour. H.F.

DINNY (dans « Alley Oop »)

© **N.E.A.**

Le dinosaure apprivoisé d'*Alley Oop*. Il appartient d'ailleurs à une espèce, inconnue, sorte de diplodocus doté d'une crête dentelée. Fidèle mais pas très fûté, il constitue pour Alley un moyen de transport incomparable à travers les jungles de *Moo*. P.C.



DINO E DARIO, eroi dell'aria (It.)

C'est en 1937 que Luigi Cordero écrit l'intrigue de cette bande dessinée que *Caesar* mettra en images. Ensuite ce sera *Frederico Pedrocchi* pour le scénario et *Aurelio Gallepini* pour le dessin qui succéderont aux créateurs. Grâce au dessin vigoureux de Caesar, à sa connaissance des avions, cette bande dessinée sera remarquée tout de suite par les lecteurs. Par ailleurs, la personnalité du premier héros de bandes méchant, *Will Sparrow*, contribuera à son succès. Will Sparrow est expulsé de l'aviation U.S. et il rencontre l'ingénieur Mark Park qui lui construira une flotte aérienne armée ; Will Sparrow commence alors ses pirateries aériennes. Mais Dario Neri et Dino Prandi, deux savants italiens, réussissent grâce à une astuce à localiser le méchant et à l'annihiler. Pourtant Sparrow n'a pas dit son dernier mot et ses aventures se poursuivront jusqu'en 1941. C'est à la quarantième parution que Gallepini reprendra la suite de cette série. En France, cette bande est publiée dans *le Journal de Toto* sous le titre « Will Sparrow pirate de l'air ». C.M.

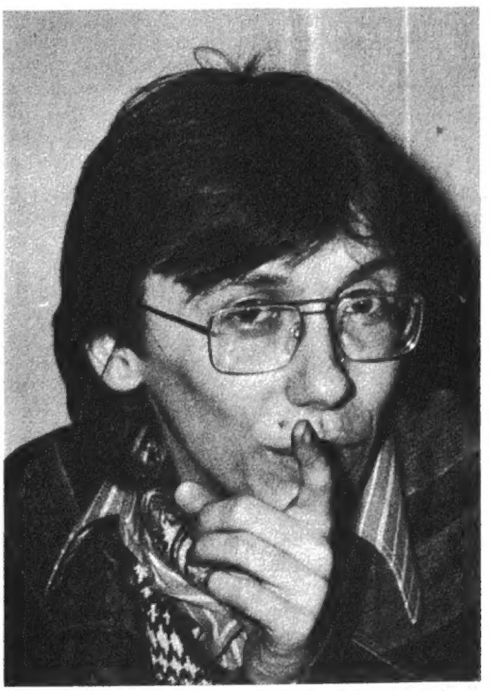
DINTY MOORE
(dans « Bringing Up Father »)

© **K.F.S.**

Le grand ami de *Jiggs* (Illico), qui rêve toujours d'aller le rejoindre, à la grande fureur de *Maggie* (Bébelle) qui considère Dinty — tenancier de bar — comme une fréquentation vulgaire et inavouable. Dans les vingt premières années de la série, Dinty y jouait un grand rôle, contrebalançant Maggie, accompagnant Jiggs dans ses voyages : ils connurent d'innombrables mésaventures aux Indes, au Japon, à Paris, à Londres... P.C.

DIONNET (Jean-Pierre) Fr.

Jean-Pierre Dionnet est né le 25 novembre 1947 à Paris. Très tôt il se passionne pour la bande dessinée et la science-fiction. Sa grande spécialité est le *comic book* et l'*Underground*. Il publie son premier article dans le mensuel *Poco*, puis il collabore à *Comic 130* et *Phénix*. Il s'attaque à la grande presse en tenant une rubrique régulière dans *Galaxie*. Il fait son entrée à *Pilote* en 1971 en livrant des scénarios pour les pages d'actualité. Il écrit aussi dans le même journal pour *Jean Solé* les aventures de *Jean Ciriaque*. Jean-Pierre Dionnet fait aussi partie de la Rédaction de *Creepy*, *Eerie* et *Vampirella*, et collabore à un Dictionnaire du fantastique. H.F.



DI PRETA (Tony) U.S.A.
Dessinateur né à Stamford (Connecticut) en 1921, il entra très vite dans le monde des comics : encore au collège, il exécutait la lettre de « *Tim Tyler's Luck* » (Raoul et Gaston) de *Lyman Young*. Par la suite, en suivant des études d'art, il travaillait pour les *comic books*, en particulier pour *Dollman* (1941), *Airboy* (1943) et, semble-t-il, *Daredevil*. Après la guerre, il est assistant de *Lank Leonard* pour sa série « *Mickey Finn* » pendant dix ans, jusqu'à ce qu'il soit chargé de reprendre une bande célèbre, « *Joe Palooka* » (1959). Il dessine aussi le comic book de « *Beetle Bailey* » et on trouvait encore tout récemment sa signature dans d'autres titres (« Creatures on the loose », 1972). P.C.

DIOSA BLANCA (Argentine)
Oscar Novelle a créé en 1948 un personnage étrange dans la bande dessinée sud-américaine, c'est la Diosa Blanca. L'héroïne est une sorte de « Tarzane » mais qui, à l'encontre des autres héroïnes du même acabit, ose quitter sa jungle natale pour aller combattre le crime dans les cités. A.M.

DIPPY DAWG (U.S.A.)
Cf. Goofy.

DIRKS (John) U.S.A.
Fils de *Rudolph Dirks*, le père des comics. Né le 2 novembre 1917 à New York. Diplômé d'anglais et des Beaux-Arts de l'université de Yale (1939). Dès avant la guerre, il vend des *cartoons* au Colliers Magazine et au Saturday Evening Post. Mobilisé, il termine la guerre comme capitaine, ayant passé quatre ans sur le front européen. Après le conflit, il illustre des livres et, dès 1945, commence à aider son père pour « *The Captain and the Kids* ». Il lui succède en 1958. A partir de 1960, il se consacre aussi à la sculpture sur métal, réalisant des fontaines d'une conception originale dont il a vendu plus d'une centaine dans le monde entier. J.H.

DIRKS (Rudolph) U.S.A.
Dessinateur, né à Heinde (Allemagne) en 1877, fils d'un sculpteur sur bois. En 1884, ses parents émigrent, s'installant à Chicago. En 1894 Rudolph vend déjà des *cartoons* à des magazines aussi importants que « *Judge* » et « *Life* ». En 1896 il quitte Chicago pour New York où il est dessinateur indépendant : en 1897, il entre au *N.Y. Journal* dont le rédacteur, Rudolph Block, lui demande de créer une histoire en images pour concurrencer le « *Yellow Kid* » du journal concurrent, le *N.Y. World*. Block suggéra qu'il s'inspire d'un poème humoristique illustré de *W. Busch*, « *Max und Moritz* », histoire de deux garnements. Dirks soumit plusieurs projets d'où, à la fin de 1897, sortirent les « *Katzenjammer Kids* », la première bande dessinée américaine.
Dirks s'interrompit bientôt pour participer à la guerre hispano-américaine (1898). La peinture était sa véritable ambition et, quand il voulut aller peindre en Europe en 1912, le « Journal » lui retira les Katzenjammer qu'il put cependant continuer dans le « World » sous un nouveau titre : « *Hans and Fritz* » puis « *The Captain and the Kids* » (cf.). R. Dirks, dans une autre face de sa carrière — peu connue en Europe — participa à de nombreux mouvements artistiques, fut un des fondateurs de la colonie d'artistes d'Ogunquit, dans le Maine, où il habitait, et réalisa de nombreuses expositions de ses tableaux. Il prit sa retraite en 1958 et mourut à New York le 20 avril 1968. P.C.

DIRK STOREY (G.B.)
© Beaverbrook
Bande policière anglaise des années cinquante, réalisée par George Davies, parue dans le *Daily Express*. Le détective Dirk Storey, flanqué de son amie Spot, rappelait beaucoup *Rip Kirby*. P.C.

DISCONTINUED STORIES (U.S.A.)
© K.F.S.
Série humoristique de *Walt Hoban, bande complémentaire* de « *Needlenose Noonan* » dans le début des années trente. Ce sont de petites fables sur des animaux imprudents, inconscients, et sur leur fin brutale. Parue en France dans le « *Journal de Mickey* » en 1934-35 sous le titre « Tout est bien qui finit bien ». P.C.

DISNEY (Walter Elias, dit Walt) U.S.A.
Walt Disney est né à Chicago le 5 décembre 1901 et mort à Hollywood le 15 décembre 1966. Disney est né dans une famille très pauvre entouré de ses cinq frères. Après un séjour à Cansas City (1910-1917) il va à Chicago où il s'inscrit à la *Chicago Academy of Art*. Disney publie ses premiers dessins publicitaires. Quand les Etats-Unis interviennent dans la Première Guerre mondiale, Disney s'enrôle dans l'armée et il est envoyé en Europe comme ambulancier. Il collabore à la revue Life et Judge en envoyant des dessins humoristiques. De retour aux U.S.A., Walt Disney cherche du travail et réalise quelques petits travaux pour des studios de publicité. Son esprit d'initiative le dirige vers le cinéma d'animation. En août 1923, il arrive à Hollywood avec son frère Roy. Ils fondent avec un petit pécule les Studios Disney. Ils louent un garage et réalisent leur premier court métrage de dessin animé. Ensuite ils essaient de réaliser un dessin animé d'après « Alice au pays des merveilles ». Mais le résultat n'est pas tellement probant et ce sera de même pour leur autre création, le lapin Oswald. C'est durant un voyage en train et tout en conversant avec sa femme, que Walt Disney, qui recherchait quel pouvait être l'animal qui toucherait le public, eut l'idée d'une souris (1928). *Mickey Mouse* venait de naître. Devant le succès mondial de Mickey Mouse, d'autres personnages viennent l'entourer, ce sont *Minnie, Goofy, Pluto, Horace Horsecollar, Clarabella Cow, Peg-Leg Pete*, etc. En peu d'années Disney se retrouve à la tête d'un empire colossal qui produit dessin animé sur dessin animé. En 1934, un autre sympathique personnage est créé, c'est *Donald Duck* qui, en très peu de temps, devient aussi célèbre que Mickey. Puis ce sont the *Three Little Pigs, Big Bad Wolf*... Walt Disney entre-temps s'est entouré de grands créateurs tels que *Ub Iwerks* et *Carl Barks, Floyd Gottfredson*, puis Al Taliaferro, Ted Osborne, Fred Quimby, Al Levin, Bill Shaw et *Walt Kelly*. Il se lance dans la production de longs métrages et son premier film sera « Snow-White and the seven dwarfs » (1937), ce seront ensuite : Pinocchio, Fantasia, Bambi, Dumbo (1941), Saludos Amigos, Cendrillon, Alice au pays des merveilles, Peter Pan, la Belle au bois dormant, the Lady and the Tramp, Mickey et Robin des bois, les 101 Dalmatiens, Merlin l'enchanteur, le Livre de la jungle, les Aristochats, etc. Il a aussi produit de très beaux films documentaires (Désert vivant, la Grande prairie, Lions d'Afrique, les Secrets de la vie, etc.) et des films avec acteurs (l'Ile au trésor, Davy Crockett, Mary Poppins, etc.). Avec Disneyland Walt Disney crée le plus grand parc d'attractions mondial. C.M.

A SUIVRE

LUCCA DIECI salone internazionale dell'animazione 28.29.30 ott. salone internazionale dei comics 1.2.3 nov. mostra mercato 27 ott. 3 nov.

Lucca 10

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS : C. MOLITERNI - 39, RUE JUSSIEU, 75005 PARIS

6ème CONVENTION

DE LA BANDE DESSINEE

5-6 OCTOBRE 1974 - MAISON DE LA MUTUALITE

ORGANISATION : S.F.B.D. - 39, RUE JUSSIEU - 75005 PARIS

AUDIOVISUEL - RENCONTRES ENTRE DESSINATEURS
SIGNATURES - CIRCUIT TV INTERIEUR

AVEC LA PARTICIPATION DES DESSINATEURS-SCENARISTES
EDITEURS, FANZINES ET ANTIQUAIRES

N.M.P.P.